Narbo, la ville et son proche territoire dans l'Antiquité : pour une approche renouvelée des espaces littoraux

E. DELLONG

Introduction

Cet article a pour objectif de dresser un panorama des «nouveautés» en matière d'archéologie antique à Narbonne depuis le premier volet du projet *Simulacra Romae* (Fig. 1). La multiplication des découvertes archéologiques en relation avec l'essor des opérations de diagnostics et fouilles préventives, constitue à notre avis la principale nouveauté.

Ce renouvellement de l'archéologie préventive vient se greffer aux travaux toujours en cours et à un certain nombre, inédits. Parmi eux, un travail de doctorat soutenu en 2006 à l'université de Toulouse II le Mirail visant à traiter, à travers l'emploi de l'outil S.I.G. (Système d'Information Géographique), la question de l'urbanisation (causes, formes, conséquences) sur un espace géographique original, le proche territoire de la cité antique de Narbonne (Dellong, 2006).

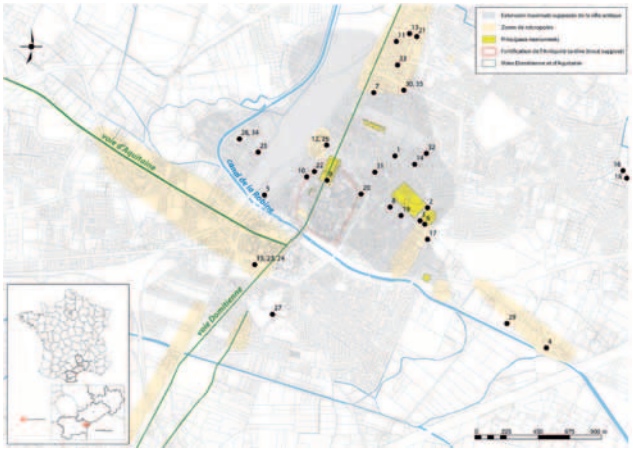


Fig. 1 : L ocalisation de la commune de Narbonne et configuration de la zone littorale (D.A.O. E. Dellong).

A. Nouveautés narbonnaises en matière d'opération de terrain depuis «Simulacra Romae I»

La principale nouveauté depuis «*Simulacra Romae I*» concerne donc la multiplication des découvertes archéologiques. Comme nous allons le voir, elles sont surtout liées à l'essor de l'archéologie préventive : à travers les diagnostics archéologiques et ce qui est plus original, la réalisation de fouilles préventives. Ces nouveautés de «terrain» se surimposent aux fouilles programmées toujours en cours, aux travaux universitaires et projets collectifs lancés depuis peu, qui participent également au renouvellement de la connaissance d'une Narbonne antique très largement méconnue.

1. La multiplication des opérations d'archéologie préventive

Entre 2002 et 2008, la commune de Narbonne (17407,15 Ha) a connu près de 80 opérations archéologiques de terrain, tout type et toute période confondus (Fig. 2). Parmi elles, 75% ont concerné des diagnostics réalisés par l'I.N.R.A.P. A titre de comparaison, entre 1995 et 2001, c'est-à-dire, avant la promulgation de la loi sur l'archéologie préventive, l'A.F.A.N (ex I.N.R.A.P) avait effectué à Narbonne 12 diagnostics sur les 20 opérations enregistrées, soit 60% des opérations.

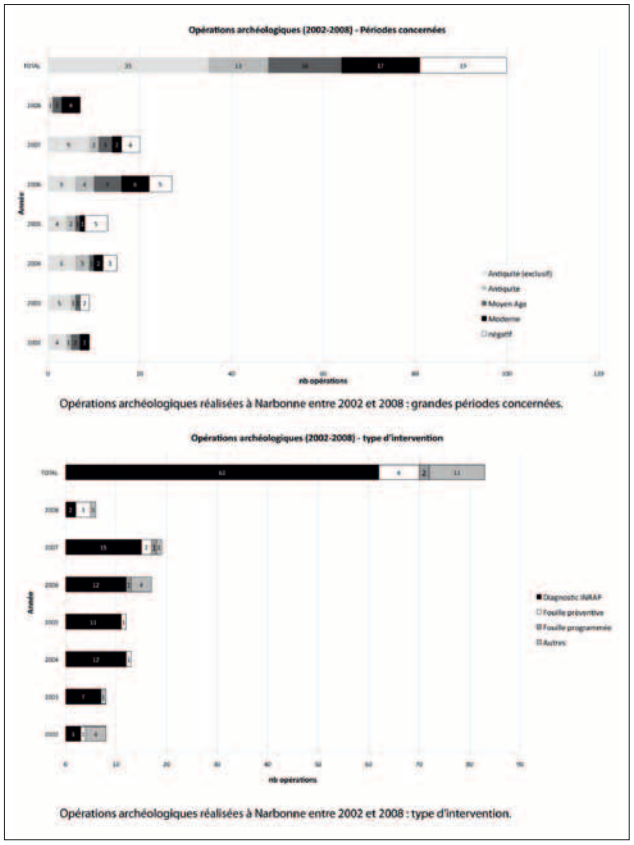


Fig. 2 : Haut - opérations archéologiques réalisées à Narbonne entre 2002 et 2008 : grandes périodes concernées. -bas : opérations archéologiques réalisées à Narbonne entre 2002 et 2008 : types d'intervention (D.A.O. E. Dellong).

Année	Nom	Opérateur agréé	Description
2001	La médiathèque	INRAP	Quartier médiéval et antique*
2004	Rue des Colonnes	Amicale Laïque Carcassonne	Nécropole antique et médiévale ; voirie et urbanisation antiques
2005	Malard	INRAP	Drain en amphores du Haut-Empire
2008	Reveillon	Oxford Archéologie	Voie Domitienne
2008	Résidence du Palais Tranche1	Amicale laïque Carcassonne	Rempart XVIe siècle
2009?	Résidence du Palais Tranche 2	Amicale laïque Carcassonne	Non réalisée à ce jour
2008	Boulevard 1848 Résidence Roca	Amicale laïque Carcassonne	Nécropole incinération et fossé de la période augustéenne
2008	Abrassous Bas	Oxford Archéologie	Rural : Néolithique ; Age du Bronze et République
2008	Saint-Hippolyte	Acter	Rural : Haut Moyen-Age
2008	Quai d'Alsace	Archeodunum	Antiquité : quartier occidental de la ville antique
2008	3 rue de Catalogne	INRAP	Antiquité : piscine / thermes antiques

** Fouille réalisée avant la loi sur l'archéologie préventive de 2001*

Fig. 3 : Tableau récapitulatif des fouilles préventives effectuées sur la commune de Narbonne entre 2002 et 2008 (état août 2008).

La proportion importante de ces opérations entre 2004 et 2007, avec un pic de 15 diagnostics en 2007, s'explique doublement par la multiplication des travaux d'urbanisme et par la mise en place, à partir de 2003, d'un zonage archéologique. C'est à cette date en effet que la commune décide de lotir de vastes secteurs constructibles, situés en périphérie de la ville. L'aménagement de lotissements à l'ouest et au sud-ouest (Crabit/Amarats ; Reveillon), l'extension de Zones d'Aménagement Concerté au sud et à l'est de la ville (Bonne Source, Croix-Sud), expliquent pourquoi les diagnostics de vaste superficie concernent surtout le proche territoire de Narbonne.

Paradoxalement, peu de ces diagnostics ont débouché sur la réalisation de fouilles préventives. Ces dernières sont à Narbonne un phénomène plus récent qu'ailleurs : on note une seule fouille préventive en 2004, une seule en 2005, 2 fouilles préventives en 2007 et trois en 2008 (Fig. 3). Les 30% de diagnostics négatifs, ce qui n'est en soit pas négligeable, n'expliquent pas à eux seuls, ce faible nombre. Dans beaucoup de cas, les solutions apportées par les aménageurs à leur projet pour assurer la préservation des vestiges enfouis, permettent d'éviter la fouille qu'ils jugent très souvent pénalisante. Dans d'autres rares cas fort heureusement, ce sont les diagnostics eux-mêmes, urbains, qui n'atteignent pas ou mal leurs objectifs car réalisés dans des espaces de superficie réduite et (ou) difficilement praticables.

Quoi qu'il en soit, depuis ces 6 dernières années, l'enrichissement de la connaissance de Narbonne antique repose en grande partie sur les diagnostics archéologiques réalisés par l'I.N.R.A.P. Elle s'appuie également, surtout depuis ces trois dernières années, sur le travail accompli par les opérateurs d'archéologie préventive.

Mais qu'en est-il des autres opérations, des 25% restants? Des sondages ont continué à être réalisés par des particuliers, souvent en contexte préventif : bénévolement, dans le cadre de leurs études, de leur association, ou bien encore de leur travail. En effet, l'implication grandissante de l'I.N.R.A.P ne doit pas occulter le travail de fond mené depuis des années sur le secteur par les acteurs locaux : Groupe de Recherche Archéologique du Narbonnais (G.R.A.N.)), Association Narbonnaise de Travaux et d'Etudes Archéologiques Subaquatiques (A.N.T.E.A.S.), Commission Archéologique et Littéraire de Narbonne et Ville de Narbonne. Se profile donc déjà une question sur laquelle nous reviendrons amplement

en conclusion : comment, face à la multiplication des acteurs de l'archéologie et au renouvellement de la connaissance de Narbonne antique (1) et du patrimoine enfoui en général, fédérer, regrouper toute cette information archéologique produite? Ou pour dire autrement, comment éviter l'éclatement de ce savoir?

2. Projets collectifs et fouilles programmées

Parallèlement à ces opérations d'archéologie préventive, le G.R.A.N. a poursuivi les investigations qu'il mène sur le Clos-de-la-Lombarde depuis maintenant près de 30 ans. Elles se sont concrétisées notamment par la publication en 2004 des données sur le secteur nord-est de la Lombarde (Sabrié (dir.), 2004) et la maison III de l'îlot. Quant à la fouille du quartier thermal, à l'extrémité orientale de l'îlot, elle devrait être publiée sous peu. Durant cette période, des fouilles archéologiques subaquatiques ont été régulièrement menées par l'A.N.T.E.A.S. : en 2002, 2003 et 2004, sur la construction antique submergée de la Nautique (Falguéra *et al.*, 2003 ; Falguéra, 2003). Les fouilles programmées que dirigeait C.-A. de Chazelles sur le site de Montlaurès se sont achevées en 2001. Elles devraient bientôt déboucher sur une synthèse particulièrement attendue, ne serait-ce que pour mieux comprendre cette période cruciale de transition consécutive à la fondation de Narbonne.

A ces synthèses en cours, sont venus se rajouter récemment deux projets collectifs de recherche : l'un consacré à l'*oppidum* de Pech-Maho (responsable E. Gailhedrat), l'autre aux ports antiques de Narbonne (responsable M.-P. Jézégou). On notera finalement, pour être le plus exhaustif possible, après la publication de la carte archéologique de la Gaule consacrée à Narbonne (Dellong *et al.*, 2003), la soutenance de deux thèses de doctorat, l'une en 2003 par C. Sanchez (Sanchez, 2003) consacrée à l'étude de la céramique narbonnaise antique, et celle que nous avons soutenue en 2006 (Dellong, 2006).

Beaucoup de nouveautés donc qui témoignent, en quelques années, d'un nouveau dynamisme de la recherche archéologique. Tout au plus peut on regretter l'absence d'une approche globale et durable de l'espace narbonnais antique à travers la prise en compte de la dimension archéologique et environnementale. C'est cette approche que nous avons tenté d'adopter dans notre travail universitaire et que nous allons expliciter.

B. Le littoral narbonnais dans l'Antiquité, archéologie d'une ville et de son terroir

L'enjeu de cette thèse consistait à décrire, pour une période donnée, l'Antiquité, une unité géographique, le littoral narbonnais, tout en rendant compte des dynamiques humaines et naturelles, parfois contradictoires, qui la caractérisent. Traiter de cette région revient à retracer un moment de l'évolution d'un milieu original précocement urbanisé, car c'est bel et bien là, en dépit de la diversité qui le caractérise, sa véritable spécificité.

1. Un espace «mobile»

Le littoral narbonnais constitue un espace original car attractif et mobile (Fig. 5). Au débouché d'un fleuve, en bordure de la mer Méditerranée, point de rencontre et aboutissement des flux du sud espagnol, de l'Italie et de l'ouest aquitain, il offre une position de choix dans le domaine du commerce, à l'origine probable de la fondation de Narbonne. Ce qui a constitué pendant plusieurs siècles un atout, s'est avéré être au fil du temps un inconvénient : le progrès de l'alluvionnement de la basse plaine, les colluvionnements plus ou moins accélérés par les défrichements expliquent en grande partie pourquoi le paysage littoral que nous connaissons aujourd'hui diffère de celui qu'ont pu connaître les habitants de la première colonie. Qu'ils soient historiques ou archéologiques, les enjeux de la restitution de ce littoral sont de taille, mais ils se heurtent à la réalité du terrain (colluvionnement important, nappe phréatique) et à l'approche «littéraire» longtemps privilégiée par l'historiographie. Ce n'est que récemment, parallèlement à la multiplication des chantiers de fouilles archéologiques, que les observations paléoenvironnementales ont permis le renouvellement de cette question.

1. Petite «mise en contexte»

De la Préhistoire à nos jours, deux grands moments de l'évolution du paysage peuvent être considérés. Les avis convergent pour dire qu'au cours du Néolithique, la remontée du niveau de la mer se poursuit lentement pour atteindre un niveau proche de l'actuel (environ -2 NGF) au Néolithique final (Morhange *et al.*, 1998 ; Vella 1999). Selon S. Rescanières, le ralentissement de la remontée marine se traduit peut-être par un arrêt de la transgression sur la plaine côtière de Narbonne, comme sur la plupart des littoraux du Languedoc et des deltas provençaux (Vella 1999 ; Blanchemanche *et al.,* à paraître). L'étendue du plan d'eau au maximum

(1) Le tableau n°1 (Fig. 4) recense les opérations menées entre 2002 et 2008, ayant révélé des vestiges antiques. Les numéros indiqués entre parenthèses, correspondent à ceux de la carte présentée en fig.14. Les astérisques qui succèdent à certains numéros indiquent que les sites sont évoqués plus amplement dans cet article.

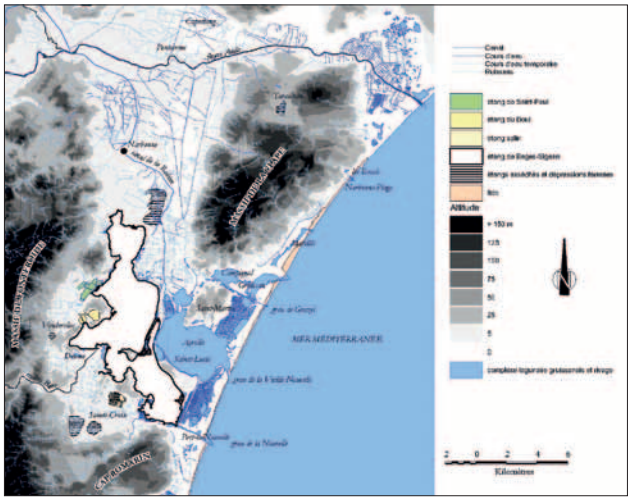


Fig. 5 : Carte du littoral narbonnais : le cadre géographique (D.A.O. E. Dellong).

de la transgression est cotée sous le 0 NGF. Durant cette phase, le massif de la Clape était une île (Verdeil 1970 ; Ambert 1993), le promontoire de Narbonne formait une presqu'île avancée dans une immense lagune deux fois et demi plus vaste que l'étang de Thau actuel. Cette phase est mal datée : elle est rapprochée de la Préhistoire récente ou de la Protohistoire par les sondages du Castellou et de Capestang étudiés par P. Ambert (Guilaine (dir.), 1995). C'est à partir du Néolithique final (4500 BP), que le cordon littoral commence à s'engraisser au pied du cap Romarin (Aloisi *et al.*, 1978). L'âge de la fermeture du plan d'eau, c'est-à-dire de la constitution du lido, n'est pas assuré. Elle se placerait *grosso-modo* entre le Chalcolithique et l'Antiquité (Rescanières *et al.,* 2003, p. 45).

La période antique ne représente donc qu'un «bref» moment de l'évolution des paysages narbonnais, postérieur à une phase de remontée marine. Elle s'insère dans la seconde phase de l'évolution décrite par S. Rescanières. Englobant les périodes proto et historique, elle est marquée par la remontée marine, la poursuite de la construction de la plaine fluvio-littorale au détriment de la paléolagune et l'édification du lido. Il semble que durant toute cette période, l'évolution de la lagune soit surtout restée tributaire de la position et de l'activité des bras de l'Aude. De la fin du Moyen-Âge au XIXe siècle par exemple, les importants apports sédimentaires du fleuve et la fixation artificielle de son cours au nord de la Clape, entraînent le colmatage rapide et définitif de la lagune entre Coursan et la mer sur plus de 10 km (Ambert, 1987). Inversement, le niveau légèrement supérieur au 0 NGF qu'enregistre la lagune à la fin de l'Antiquité provoque peut-être un arrêt passager du remblaiement, voire une phase de transgression sur la plaine. Les rythmes de cette évolution s'avèrent toutefois dans le détail très mal connus.

Cette rapide description cache mal le retard accumulé par le Narbonnais dans le domaine de la connaissance du milieu et de son évolution. En cours de rattrapage, il s'explique en partie par le poids de la tradition historiographique, les méthodes préconisées depuis près d'une trentaine d'années et, surtout, par la complexité et la diversité des situations que révèlent de plus en plus les travaux actuels. Qui plus est, cette connaissance du paysage littoral antique se heurte à des réalités difficilement surmontables sans l'utilisation de moyens conséquents : qu'il s'agisse de la nappe phréatique en milieu urbain, présente en certains points de la ville au niveau même de structures antiques ; du comblement massif du fleuve observé tant au nord qu'au sud de Narbonne à proximité de l'étang de Bages-Sigean ; ou des colluvionnements de bas de pente constatés en plusieurs points du littoral au cours de diagnostics archéologiques.

2. Des terrains hydromorphes gagnés par l'urbanisation antique à l'est de la ville

Narbonne est implantée sur une terrasse constituée d'anciennes alluvions continentales de l'Aude qui domine encore aujourd'hui de quelques mètres environ un ensemble de secteurs dépressionnaires (l'Egassiéral, l'étang du Cercle, la Licune…). Pour ce qui est de l'Antiquité, un certain nombre d'indices tendent à montrer l'existence de plans d'eau et (ou) marécages à proximité immédiate de la cité. Certains, tout proches de possibles débouchés fluviaux, ont été progressivement colmatés par l'homme, sans doute dès le Ier siècle av. J.-C.

P. Ambert a été le premier, à travers le dépouillement de quelques sondages géotechniques, à évoquer l'existence, à l'est de Narbonne, d'un plan d'eau qui aurait pu être en eau dès la période romaine. 5 sondages sont souvent cités pour étayer cette hypothèse (Fig. 6) :

Le premier associe (sondage A) vers - 1 m NGF, des vases bleues coquillières à une planche en bois daté au 14C de 2000 +/- 40 BP (Gif 10 099) soit environ 12 cal. A.D. (Ambert, 2000). Cette datation est confortée par la découverte, au même niveau, de trois tessons de céramique sigillée sud-gauloise.

Un second sondage (sondage B), situé à 50 m environ du premier, révèle, dans une séquence de sables vaseux, un remblai dans lequel apparaît vers - 1 m un fragment de marbre.

Deux autres sondages implantés en limite extérieure de l'enceinte de l'Antiquité tardive expliquent la puissance des remblais (5 à 7 m) composés de blocs de maçonnerie et de pierres, de débris de poteries, d'ossements et de galets emballés dans une matrice vaseuse ou limoneuse noire. Ces derniers reposent sur des sables vaseux contenant des huîtres

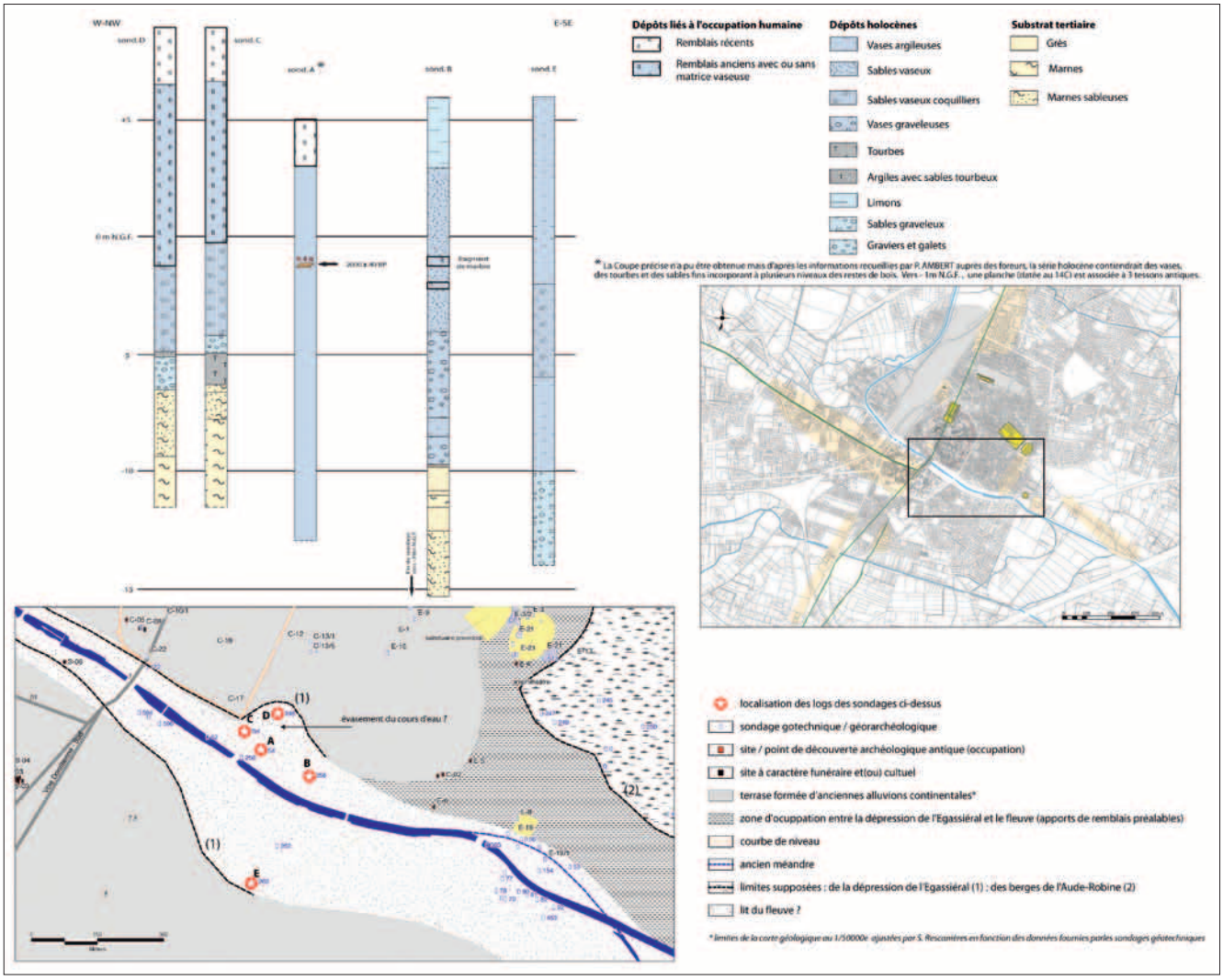


Fig. 6 : Logs des sondages géotechniques attestant un plan d'eau aux portes de la ville (D.A.O. S. Rescanières) ; localisation des sondages géotechniques dépouillés et configuration supposée du plan d'eau en aval du pont des marchands (D.A.O. E. Dellong).

et des crustacés. S'est posée la question de savoir si ces coquillages provenaient bien d'une ambiance naturelle ou si, compte tenu de la proximité du rempart de l'Antiquité tardive (et de son fossé), ils ne correspondaient pas à des déchets de consommation. Selon P. Ambert, qui fait remarquer à juste titre cet aspect, les unités décrites sous les huîtres ne comprennent pas de matériaux anthropiques. Restons toutefois prudent : P. Ambert n'a pas fait directement les observations. On aurait donc en ce point les prémisses d'un plan d'eau de plusieurs centaines de mètres de large s'étendant au pied de la terrasse, depuis la bordure orientale de la cité jusque vers la dépression de l'Egassiéral (Fig. 7).

La topographie de ce «plan d'eau», aux portes de la ville (nous sommes à 400 m environ en aval du pont des Marchands), demande à être précisée, de même que sa date de fonctionnement. Selon P. Ambert, «ce dernier, de ce fait relié ou non au cours de la Robine et de toute façon au niveau marin contemporain,

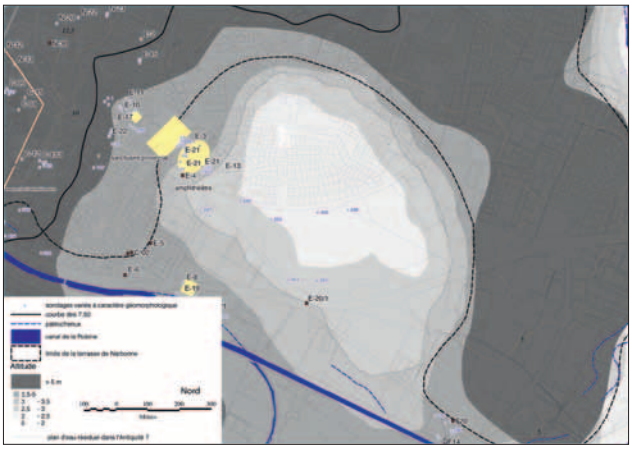


Fig. 7 : La dépression de l'Egassiéral et les vestiges archéologiques périphériques (D.A.O. E. Dellong).

a perduré au-delà de la période romaine» (Ambert 1995a, p. 85 ; voir également Ambert 1995b). Cette hypothèse est en contradiction avec l'évolution qui

se dessine autour de la dépression de l'Egassiéral où le comblement, d'origine anthropique, est effectif dès le Ier siècle ap. J.-C. Difficile d'envisager dans ces conditions un plan d'eau relativement profond en amont d'une dépression alors en voie de comblement. S'agit-il d'un plan d'eau ou d'un évasement du cours de l'Aude/Robine en ce point, peu avant la dépression de l'Egassiéral?

Mieux appréhendée est la dépression de l'Egassiéral. Située immédiatement au nord du premier méandre que forme la Robine au sortir de la ville et à l'est du centre monumental, cette vaste zone dépressionnaire (83 Ha), dont l'emprise exacte reste à préciser, a été comblée très tôt, sans doute dès le Ier siècle av. J.-C., comme le suggèrent les différentes opérations d'archéologie préventive menées dans le secteur. L'amphithéâtre de la cité a été construit sur des remblais dont l'épaisseur n'a pu être évaluée (Fig. 1, n° 2, 3, 6) : le sondage réalisé conjointement par l'I.N.R.A.P en 2003 et la Ville de Narbonne (Guillaume, 2003 ; Moulis, Dellong, 2003) au sud de l'ellipse du monument, révèle des apports destinés à stabiliser et à imperméabiliser le sol. Il est regrettable que ce sondage, réalisé jusqu'à 0,90 m NGF, n'ait permis d'atteindre ni le substrat, ni la base de ces remblais. La fondation d'un des murs concentriques du monument a été observée à 1,50 m NGF. Deux couches bien distinctes formaient ces comblements : la plus haute, de couleur grise, comprenait d'abondants charbons de bois et des matériaux de construction ; sous-jacente à cette couche, la seconde présentait une couleur brun-rouge. De nature argileuse, elle comprenait des fragments de tuileau, de rares charbons de bois et surtout beaucoup d'argile crue mêlée de torchis (briques ou pisé banché). Les matériaux ont-ils été purgés afin de permettre l'aménagement du monument, comme le suggère l'auteur du sondage? Ou existait-il déjà une dépression mise à profit par les aménageurs? Il est difficile de trancher en l'état des connaissances, mais le comblement d'une dépression préexistante dans un souci d'imperméabilisation paraît une hypothèse plausible.

A une cinquantaine de mètres du site de l'amphithéâtre, un diagnostic récent de l'I.N.R.A.P mené sous la direction V. Canut (Canut, Gros 2005) en collaboration avec l'A.N.T.E.A.S, a permis l'observation, à une cote voisine de 1 m NGF, d'un système de canalisation. Le substrat n'a pas pu être atteint (Fig. 1, n° 17). Cette découverte atteste donc en ce point le drainage et, de manière plus générale, une viabilisation de ce secteur par l'aménagement d'un réseau de canalisations et d'égouts collecteurs. Cette caractéristique se remarque également non loin de là, dans la tranchée creusée en 2005, le long de l'avenue Kennedy jusqu'à hauteur de la rue Jacquard (Dellong, Moulis, à paraître) mais aussi sur le tènement de la Rouquette. Sur ce site en effet, des canalisations de type égout dallé ou voûté ont été dégagées. Il semble, d'après les indices chronologiques déduits des observations stratigraphiques et de l'étude des mobiliers, que ce comblement se soit opéré au plus tôt dans la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C.

Reste donc à déterminer les modalités et l'ampleur de ce comblement. L'occupation qui résulte de ce remblaiement n'a pas été longue : sur le site diagnostiqué par V. Canut, aucune structure d'habitat n'a été retrouvée ; faute d'un niveau de démolition caractéristique, l'abandon de l'amphithéâtre est difficilement datable. Sur le site de la Rouquette (Cairou, 1980-1981), un secteur artisanal est évoqué sans que l'on puisse savoir s'il est postérieur ou antérieur au monument ; des tombes à inhumation tardives, notamment une tombe en amphore, sont également indiquées. Elles traduisent une fréquentation funéraire en relation probable avec un axe de communication. Il est tentant d'envisager un repli rapide de l'occupation de ce secteur, rapidement transformé en une zone de dépotoir privilégiée par les récupérateurs. La rareté, parfois même l'absence, dans les mobiliers tirés des sondages évoqués, de matériels de l'Antiquité tardive et inversement la présence abondante de matériels des Ier-IIe siècle ap. J.-C. est un indice qui oriente vers un abandon précoce de ce secteur, peu avant ou au début du IIIe siècle ap. J.-C. Les causes de cette désertion nous échappent encore ; s'agit-il uniquement de raisons d'ordre socio-économique?

Les limites extrêmes de cette dépression sont mal définies, de même que le rapport qu'elle entretient avec le fleuve qui s'écoulait au sud-est. Des structures ont été aperçues, souvent de manière fortuite, au cours d'aménagements échappant à toute surveillance archéologique. C'est une zone de nécropole qui se dessine, mais sa topographie, de même que sa période de fréquentation, sont difficiles à préciser. Des tombes à inhumation (Antiquité tardive?) sont attestées sur la nécropole du Bois Rolland ; la nécropole tardive de Saint-Loup, qui, si l'on s'en tient à la logique, a dû se constituer autour du lieu de culte, n'a pas été véritablement saisie au cours du diagnostic archéologique mené par O. Ginouvez (Ginouvez *et al.,* 1991a, 1991b ; Ginouvez, 1991) (voir chapitre ci-dessous). Cette fréquentation funéraire succède à une occupation plus ancienne et tout aussi mal définie, confirmée par la présence de vestiges appartenant à un monument public du Haut-Empire. Ces quelques indices sont les seuls qui permettent de définir, côté sud, la limite extrême de cette dépression : entre le fleuve et celle-ci, devait se développer une large bande de terrain viabilisé, le long duquel se sont développés, sans doute en étroite dépendance, un axe de communication et des installations à caractère public. Côté est, la limite de cette dépression est donnée par

la terrasse de Narbonne, aucun vestige n'ayant pour l'instant été retrouvé.

3. Des aménagements de berge / rivages antiques

Où se jetait l'Aude-Robine en direction de la mer et des étangs selon les périodes? Plusieurs choix s'offraient à elle et nul doute qu'elle a dû en privilégier plus d'un au fur et à mesure de ses divagations et des progrès de la formation de son cône alluvial (Fig. 8). Plusieurs débouchés en aval de Narbonne peuvent être envisagés pour l'Antiquité.

Un premier écoulement localisé côté ouest du cône de déjection de l'étang de Saint-Laurent pourrait être situé selon M. Gayraud «d'abord près du ruisseau de Fringuet, puis en raison de l'alluvionnement du fleuve, (…) déplacé vers l'aval, contre le château de Montfort et Mandirac» (Gayraud, 1981, p. 48). Cette embouchure a été signalée par Jourdanne 1892, p.188 ; Cons, 1882, p. 214 ; Pineau, 1965 ; Denizot, 1959, p. 80 et 83. Cette hypothèse, plausible, demande à être validée par des données de terrain, tout comme celle qui propose un débouché dans les parages du Roc de Conilhac «côté est du cône de déjection», près du Pont des Olieux (Gayraud, 1981, p. 48).

Plus convaincants sont, pour l'instant, les arguments qui proposent de voir un débouché de l'Aude côté ouest de la plaine de Mandirac, dans les parages du domaine de Montfort, au sud-est de la cité (Gayraud, 1981, p. 48). La plaine de Mandirac est une construction récente liée au progrès de la formation du cône alluvial du fleuve vers le sud, dans la lagune. Plus précisément, c'est sur le terrain encadré à l'est par le domaine et la chaussée de Mandirac côté ouest, que convergent aujourd'hui indices archéologiques, photo-interprétatifs et paléoenvironnementaux. L'observation d'une photographie aérienne de 1935 montre, de façon assez nette, l'existence d'un méandre ainsi que des anomalies géométriques repérées par M. Guy à l'extrémité sud de la plaine marécageuse (Fig. 9).

A vrai dire, l'idée du passage d'une digue ou d'une canalisation antique dans la voisinage de la campagne de Mandirac apparaît pour la première fois sous la plume d'H. Rouzaud dans les années 1916-1917 (Fig. 10). Elles auraient ainsi permis la mise au jour «[d'] une sorte de forte muraille ou un alignement de gros blocs équarris qui se prolonge sur plus de 200 m de longueur. Il semble y avoir eu là une bordure, une espèce de quai (?) comme si on avait endigué quelque embouchure du fleuve dans les temps antiques. Dans les approches de cette bordure ou muraille dont plusieurs éléments taillés et équarris ont été exhumés et laissés sur le terrain, il a été trouvé des sols bétonnés, des amas d'amphores et de nombreux fragments rouges en terre sigillée» (Rouzaud, 1912-1914, f° 243, 12.11.1913 [signale

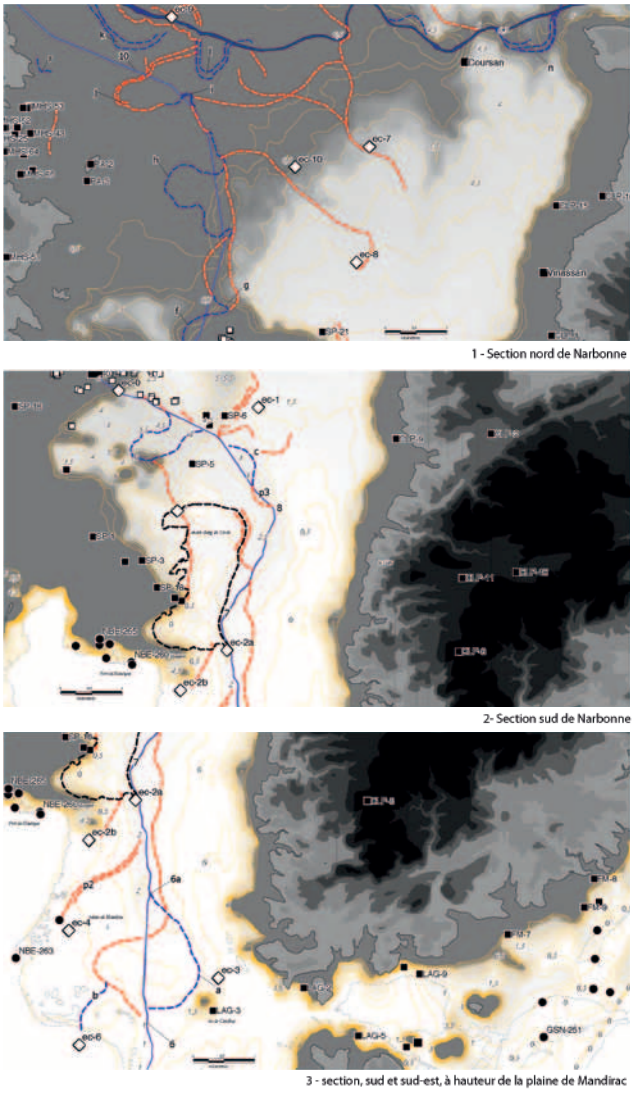


Fig. 8 : Essai de recensement de paléochenaux et débouchés, aux voisinages de la Nautique et de Gruissan (modèle numérique de terrain, pas 0,50 m) (D.A.O. E. Dellong).

également la découverte d'une amphore] ; Rouzaud, 1914-1916, p. 177 ; Rouzaud, 1916, p. 171 ; Cairou, 1973, p. 110-111). Bien plus tard, après la Seconde Guerre mondiale, au croisement de la chaussée de Mandirac et du chemin du petit Castellou, M. Guy a vu des tombes «tardives» qu'il date du IIIe-IVe siècle ap. J.-C (Guy, 1955, p. 222 ; F & J.-M. Falguéra *et al.*, 2000, p. 22-23). Plus au sud, des canalisations agricoles de direction est-ouest, creusées à proximité du Canélou, auraient permis d'apercevoir des restes de quai ou de constructions sur ses bords, mais pas de débris céramiques datés (Guy, 1955, p. 232). Plus

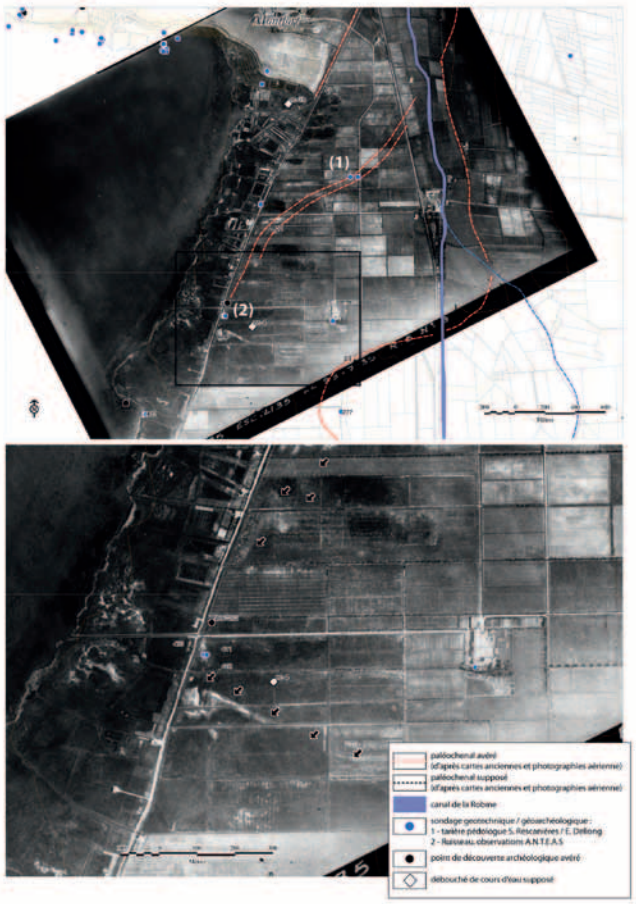


Fig. 9 : Débouché antique de l'Aude et structures potentielles à l'ouest du domaine de Mandirac (cliché : photographie aérienne de 1935 géoréférencée communiquée par M. Guy) (D.A.O. E. Dellong).

récemment, pour R. Cairou, qui a «sondé ces lieux, […] et suivi sous 50 cm de boue, ce quai dont parle Rouzaud», il s'agirait de «l'embouchure du fleuve (Aude) qui devait se continuer par un chenal séparant le môle de Mandirac de la terrasse de Montfort» (Cairou, 1973, p. 111-112).

En 1999, à «proximité de l'angle que fait le chemin ou chaussée de Mandirac avec le chemin qui mène aux bâtiments du petit Castellou», nous avons observé, en bordure d'un canal qui sépare une parcelle débouchant à l'ouest, sur la chaussée de Mandirac et à l'est, sur le domaine du Grand Castellou, des vestiges archéologiques (*tegulae* présentant des traces de mortier, briquettes de pavement en *opus spicatum*, déchets culinaires (huîtres, moules), fragments de *dolia* dont un avec traces de mortier, céramique commune à pâte oxydante, céramique africaine de cuisine type Hayes 23b...), notamment des fragments de céramiques non érodés permettant d'aborder la question de la physionomie de ce site du Castellou d'une tout autre manière. (Sanchez *et al.*, 1998, p. 64-65).

En mai 2001, des investigations on été pratiquées par l'A.N.T.E.A.S., en collaboration avec S. Rescanières dans l'un des fossés ayant fait l'objet d'observations en 1999. Elles ont pris la forme de piquetages et de sondages géoarchéologiques. Les repérages pratiqués dans le ruisseau d'où proviennent les vestiges observés en bordure de ladite chaussée, ont permis de rencontrer de façon régulière des points durs consistant en matériaux de démolition antiques (Fig. 9). Ces résistances ont été remarquées sur une longueur de 23 m environ, et à 1,20 m de profondeur en moyenne. Des moellons calcaires, dont certains enduits de mortier de chaux et des fragments de céramique, ont été prélevés dans le fond du ruisseau. Certains ont même été observés en coupe jusqu'à 0,35 m du sol actuel. Le mobilier prélevé, varié, consistait en fragments de céramiques (céramique culinaire, vaisselle de table, amphores, *tegulae*, *dolium*) et matériaux de construction (enduits peints, adobe, moellons dont certains de gros module, pierraille). La présence de moellons calcaires plus ou moins bien équarris, d'éléments de bloc en grand appareil, et de matériaux de petite taille alliant fragments de *tegulae*, pierres calcaires émoussées, éclats de pierre, galets, le tout lié au mortier de chaux, prouvent l'existence d'une structure en dur, aux dimensions pour lors inconnues. Cette hétérogénéité du matériel traduit une chronologie orientée vers le IIe – IVe siècles ap. J.-C. (amphores à tendance africaine ; céramique africaine de cuisine).

Vers 1950, les archéologues locaux prennent progressivement conscience de l'importance des vestiges archéologiques disséminés sur le rivage (Sand, 1981, p. 64 ; ANTEAS, 1989 ; Falguéra, 1994 ; Solier (dir.), 1981). Les questions d'interprétation suscitées par ce site ont motivé en grande partie l'implantation, en 1991, de sondages archéologiques subaquatiques (Fig. 10). Effectués par A.N.T.E.A.S., ils ont révélé la présence d'un mobilier archéologique mêlé à une strate de graviers que l'on retrouve à différents niveaux sous le lit de l'étang, contrastant fortement avec celles qui la surmontent, caractérisées par l'alternance de strates de sable et d'argile. Ces quatre sondages, ainsi que de nombreuses prospections effectuées entre 1970 et 1999, sur la bordure de rivage comprise entre la pointe de Mandirac et le Canélou, ont permis de récolter un important mobilier archéologique trahissant une double hétérogénéité : chronologique d'une part, puisque comprenant du matériel du IVe siècle ap. J.-C. mêlé à de la céramique du Ier siècle av. J.-C. et typologique d'autre part : amphores, céramique culinaire, vaisselle de table, matériaux de construction. Au débouché du Canélou, ont également été récoltés de nombreux fragments céramiques similaires à ceux observés au Castellou (Dellong, 1995).

La vocation de ce gisement demeure problématique. Il s'agirait selon certains chercheurs d'un ancien îlot (Pineau, 1965 ; Verdeil, 1967). Il pourrait correspondre

à un habitat qui s'appuierait sur une digue chargée d'orienter un bras de l'Aude, les vestiges observés en bordure du rivage représentant des déchets de cargaisons (produit de casse et vaisselle de bord) issu du transbordement de marchandises, constituant ainsi une sorte d'extension de l'avant-port de la Nautique, susceptible d'avoir survécu à l'abandon de ce site. Ainsi, le mobilier observé correspondrait à des déchets de cargaisons provenant de navires en attente d'entrée dans une embouchure aménagée de l'Aude (renseignements J.-M. Falguéra). Plus récemment, pour refermer le dossier «Mandirac», des sondages menés à la tarière de pédologue dans l'emprise de ce cours, mais en amont de ces vestiges, attestent non seulement sa présence, mais aussi celle de tessons antiques roulés (observations inédites S. Rescanières). Le fleuve a donc débouché dans l'étang de Bages-Sigean dans cette zone, et il est de plus en plus probable qu'un endiguement ait permis de prolonger son débouché vers le sud (pour faciliter les opérations de transbordement des marchandises?).

Un autre écoulement dans un secteur tout aussi capital, mais plus mal connu, est situé dans les environs du domaine de Malard, au nord-est de la ville, connu pour avoir révélé des vestiges au XIXe siècle. En ce point, un ruisseau, la Rèche, coule en contrebas de la terrasse de Narbonne pour se jeter, encore de nos jours, dans l'étang de Saint-Laurent. L'hypothèse, à son emplacement, d'un ancien lit de l'Aude a été suggérée dès 1990 par l'A.N.T.E.A.S., soulignant que ce ruisseau «suit une dépression qui pourrait être l'ancien lit d'un bras de l'Aude» (ANTEAS, 1989 ; Falguéra, 1994). Rappelons que le site de Malard correspond à un aménagement conséquent d'amphores et galets dont la fonction est l'assainissement d'un vaste secteur, en relation avec des structures indéterminées (Fig. 11). Depuis cette fouille, un diagnostic et une fouille archéologique préventive ont été réalisés par l'I.N.R.A.P sur l'emplacement des premières découvertes. Couplées à des études géomorphologiques, ces deux opérations (Canut *et al.,* 2005a, 2005b) attestent la proximité du fleuve et d'une zone lagunaire. La relation et l'évolution de ces deux entités restent à définir. Quoi qu'il en soit, nous sommes bien dans un secteur à proximité duquel coulait au début de notre ère le fleuve Aude.

Si l'on s'en tient au schéma habituellement retenu qui propose un déplacement du cours de l'Aude au IIIe siècle ap. J.-C. (Dellong, Falguéra, 2002), d'autres écoulements ont dû exister en direction de Gruissan, mais leur emplacement demeure inconnu. Côté amont, le débouché éventuel le plus éloigné correspond à celui évoqué par P. Ambert (voir ci-dessus). En a t-il existé d'autres plus en amont? Si le site de Malard est bien implanté à proximité d'un débouché du fleuve, nous devons donc accepter l'idée d'une pénétration plus

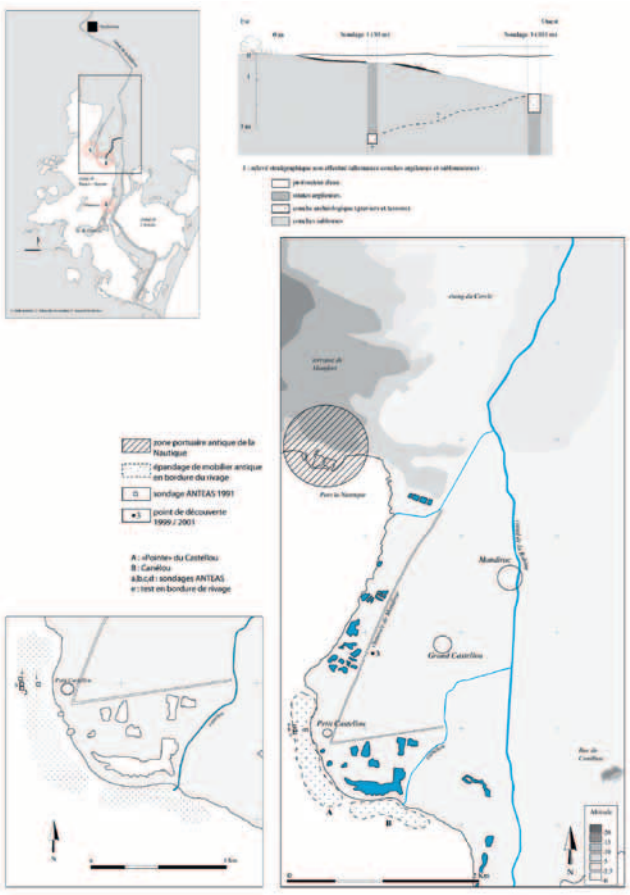


Fig. 10 : La plaine de Mandirac : localisation des différents points de découverte évoqués dans le texte. ; le Castellou / Mandirac - localisation des sondages A.NT.E.A.S. et profils stratigraphiques (D.A.O. E. Dellong d'après relevés J.-M. Falguéra) (D.A.O. E. Dellong).



Fig. 11 : Le site de Malard en 1990, vue générale des amphores couchées et coupe stratigraphique (clichés A.N.T.E.A.S.).

profonde de la lagune vers l'intérieur des terres d'une part, et, surtout, l'existence d'un bras contournant le môle narbonnais depuis le nord.

A l'échelle des deux milliers d'années qui nous séparent, le fleuve apparaît en définitive extrêmement fluctuant. La faiblesse de la pente conjuguée à l'alluvionnement a provoqué la mise en forme de deltas mobiles au cours des époques, progressant irrémédiablement vers la lagune. La datation de ces bouches est d'autant plus délicate que nous n'avons, pour nombre d'entre elles, que peu de traces archéologiques en rapport avec leur existence. Seules des opérations de grande envergure (sondages et surtout tranchées) permettraient de lever le doute sur leur existence et leur datation. N'ont été envisagés ici que les débouchés possibles en aval de Narbonne. La branche nord-orientale du fleuve, de plus en plus pressentie, notamment grâce au site de Malard, a pu elle aussi se déplacer et se jeter plus en amont…

Le caractère mobile de «l'espace narbonnais» illustré à travers ces quelques exemples constitue un obstacle de taille à la compréhension du littoral. Mais il ne s'agit évidemment pas du seul…

2. Une méthodologie adaptée à une documentation archéologique variée et inégale

Ce littoral narbonnais est par essence un espace propice à l'installation humaine, caractérisé de ce fait, par de fortes densités de populations, d'où l'importante urbanisation. Illustré en ville au XIXe siècle par le démantèlement de ses remparts, accru dans les années 1920, ce phénomène a connu à Narbonne, surtout depuis l'après-Guerre, une très nette progression, certes variable dans le temps et les zones concernées, mais ininterrompue. Souvent anarchique, cette urbanisation a favorisé, en dépit de la nette augmentation des opérations de fouilles archéologiques (sondages, diagnostics et fouilles de sauvetage), le pillage et la destruction de gisements pourtant indispensables à la compréhension de l'occupation du sol antique. A donc été menée une importante recherche bibliographique couplée à un travail de terrain, tous deux susceptibles d'étayer et de prendre en considération des informations disparues à jamais pour certaines, ou encore inédites pour d'autres. La variété de la documentation archéologique exploitée ne doit donc pas surprendre, d'autant qu'elle recouvre deux entités différentes : la ville et son proche terroir. Concernant Narbonne en effet, nous nous sommes attardés sur les documents susceptibles de rendre compte de l'évolution topographique de la ville antique. Dans le cas de la campagne littorale, nous avons exploité au mieux, des renseignements souvent disparates de manière à caractériser «raisonnablement» ce que l'on qualifie de «site archéologique».

1. L'information archéologique de l'espace rural

L'approche archéologique de l'espace rural que nous avons adoptée, s'appuie très largement sur les données de prospection. Elle exploite également, à un degré moindre, les données de fouilles, et, ce qui est peut-être plus original, l'archéologie subaquatique.

A ce jour, seuls deux sites archéologiques ont été fouillés de façon exhaustive : à Sallèles-d'Aude, en milieu rural, il s'agit de l'atelier de potiers du Clot-de-Raynaud, fouillé par F. Laubenheimer depuis la fin des années 1970 ; à Narbonne, en milieu urbain, le site de la Lombarde fouillé depuis 1974 (toujours en cours de fouille), correspond à un îlot périphérique de la ville antique. A ces deux sites majeurs doivent être ajoutées les fouilles inachevées des *oppida* de la région : l'*oppidum* de la Moulinasse à Salles-d'Aude qui a fait l'objet d'une fouille d'urgence, l'*oppidum* de Peyriac. Seuls les *oppida* de Montlaurès et de Pech-Maho continuent d'être fouillés : depuis 1989, C.-A. de Chazelles mène des campagnes régulières sur l'*oppidum* de Montlaurès ; quant à E. Gailledrat, il épure le lourd passif de décennies de fouilles à Pech-Maho. Les fouilles programmées ont été et se font de plus en plus rares. En milieu rural, la dernière a eu lieu en 1999, date à laquelle fut repris le chantier de l'île Saint-Martin (direction C. Sanchez) (Sanchez *et al.,* 2000). On ne peut pas non plus dire que la fouille du site de l'Oustalet (commune de Fleury) ait permis, à défaut de dégager des structures particulièrement bien conservées, d'en préciser la nature (Fabre, 1966, 1967).

Les fouilles de sauvetage, partielles dans la plupart des cas, ont été plus nombreuses en ville. De son côté, l'archéologie rurale narbonnaise ne se caractérise que par quelques rares opérations de sauvetage ou, dans la plupart des cas, de sondages qui n'ont que très rarement permis le dégagement extensif de structures : tel est le cas de celles pratiquées dans les années 1960 sur les grands chantiers autoroutiers A9 / A61. Un certain nombre de fouilles d'urgence sont également à signaler dans la commune de Sigean. Les sondages d'évaluation sont bien évidemment plus nombreux en ville qu'en campagne. En milieu rural, ils ont permis dans certains cas d'affiner la connaissance de certains sites ruraux. Les fouilles «extensives» ne sont finalement pas, contrairement à d'autres villes du sud de la France, l'apanage de Narbonne.

Les investigations subaquatiques sont relativement récentes dans le Narbonnais. Après quelques tâtonnements dans les années 1960 (fouilles de l'abbé Giry en particulier dans l'oeillal de Montlaurès), des campagnes de prospections subaquatiques régulières

sont menées sur le site de Port-la-Nautique à partir de 1970, par une équipe de plongeurs bénévoles sous la responsabilité scientifique d' A. Bouscaras. Elles se termineront en 1990. C'est donc à A. Bouscaras et à son équipe que l'on doit l'abondant mobilier archéologique récolté dans le bassin portuaire de Narbonne antique et la mise au jour d'une ancre en bois de près de 2 mètres de haut. Après le décès d'A. Bouscaras, les recherches menées par l'association A.N.T.E.A.S se sont poursuivies et accélérées. En élargissant son champ d'investigation aux rives de l'étang de Bages-Sigean et de façon plus générale, au milieu semi-aquatique, cette association a permis de révéler la richesse archéologique de Narbonne dans des secteurs jusque là délaissés car rendus difficilement accessibles par la présence de l'eau (sites de Malard, du Plan de l'Ile, de Saint-Loup…).

A défaut de fouilles, l'effort s'est tout naturellement porté sur le repérage des sites archéologiques. On soulignera de ce point de vue le rôle joué par les sociétés archéologiques de Sigean et Peyriac-de-Mer dans la connaissance de leur territoire communal. Dans les autres communes ce travail a été amorcé par Y. Solier (Solier, 1965, 1968, 1970) et repris par M. Puget qui, avec l'aide de R. Sabrié s'est lancé dans de régulières campagnes de prospection. Plus récemment, il faut ajouter les travaux de J. Kotarba à Port-la-Nouvelle et Sigean et de P. Rouquette à Port-la-Nouvelle (Rouquette, 1993 ; Kotarba, 1993 ; Barthès, 1995, 1998). Cette recherche de sites archéologiques a ensuite été relancée par C. Sanchez, O. Ginouvez, J. Kotarba et R. Sabrié sous la forme d'un «projet de prospection diachronique de Narbonne et du sud Narbonnais». Ce programme prolongé jusqu'en 1999 a permis la mise au jour et la caractérisation de nombreux sites. Mais à ce jour, seules les communes de Bages, Montredon, Gruissan, Peyriac-de-Mer, et Narbonne (en partie seulement), ont été concernées par ce programme. Parallèlement à ce projet, C.-A. de Chazelles et S. Mauné ont mené sur deux ans un programme de prospection inventaire sur le territoire de l'*oppidum* de Montlaurès et plus particulièrement sur les coteaux de Moussan (Mauné, de Chazelles, 1996 et 1998), révélant une forte densité de sites, toutes périodes confondues. Tous ces programmes dans lesquels nous nous sommes impliqués ont permis, tout en étayant le *corpus* de sites, de peaufiner et d'élaborer des méthodes fines de prospection. Bien qu'importants, les progrès réalisés dans la connaissance archéologique de Narbonne et de sa région, n'ont fait qu'effleurer son formidable potentiel.

2. La prise en compte des données urbaines

Outre l'étude systématique des rapports de fouilles et autres comptes rendus, l'étude de l'évolution topographique de la ville passe par le recalage systématique des plans de fouilles et la localisation de découvertes ponctuelles. Jusqu'à présent, cette démarche, qui n'est pourtant pas nouvelle à Narbonne, n'avait jamais abouti. En 1983, P.-A. Février a réagi à la lecture de l'ouvrage de M. Gayraud en regrettant la pauvreté des connaissances relatives au plan et à l'extension de la ville antique, préconisant de précéder toute nouvelle monographie, d'un réexamen de l'ensemble des données anciennes (Février, 1983). Cette démarche, prélude à un travail cartographique plus poussé, a été particulièrement bien amorcée par O. Ginouvez dans son D.E.A, sous la forme d'un dépouillement bibliographique exhaustif, mais elle n'a malheureusement jamais abouti sous sa forme cartographique finale. Cette préparation a finalement été complétée par la rédaction du volume de la Carte Archéologique consacré à Narbonne et au Narbonnais (Dellong *et al.*, 2003). Le progrès récent des techniques informatiques de représentation cartographiques et géographiques en France (S.I.G.) a conforté l'argumentation de P.-A. Février (Rivet, 1999).

Les fouilles extensives sont rares en milieu urbain et se feront sans doute de plus en plus rares à l'avenir. Ce qui explique les nombreux sondages, ponctuels, simples fenêtres ouvertes sur la passé de la ville et rapidement refermées. Bien localisés, ils permettent cependant le développement de la réflexion. La documentation mise à disposition pour l'étude de l'évolution topographique de Narbonne repose essentiellement sur les opérations archéologiques récentes : fouilles préventives de plus ou moins grande envergure et autres Documents Finaux de Synthèse ayant donné lieu à la levée de plans (plus ou moins précis selon les cas) et (ou) à des observations stratigraphiques. Pour autant, les fouilles plus anciennes n'ont pas été délaissées, surtout lorsqu'elles apportaient des indices de localisation de découvertes *in situ*. Rappelons à cet égard qu'elles demeurent encore aujourd'hui la principale source d'étude des deux grands monuments de la ville : le temple capitolin et l'amphithéâtre (Fig. 12). Ajoutons enfin que ces données, acquises pour certaines non sans difficultés, ne représentent que le reflet «des hasards liés au projets de construction des aménageurs», (Monteil, 1999, p. 17). Les observations ponctuelles et autres allusions n'ont été exploitées que lorsqu'elles pouvaient être localisées. De plus, les résultats de certaines fouilles n'ont toujours pas été publiés ; à l'inverse, des sites de grande envergure ont déjà fait l'objet de monographies ou de publications «plus soutenues». Il faut également insister sur la diversité des modes d'acquisition de cette documentation archéologique urbaine qui selon les cas assure des données scientifiques plus ou moins appréciables.

Au centre du littoral, l'agglomération narbonnaise représente l'un des centres, sinon le principal foyer

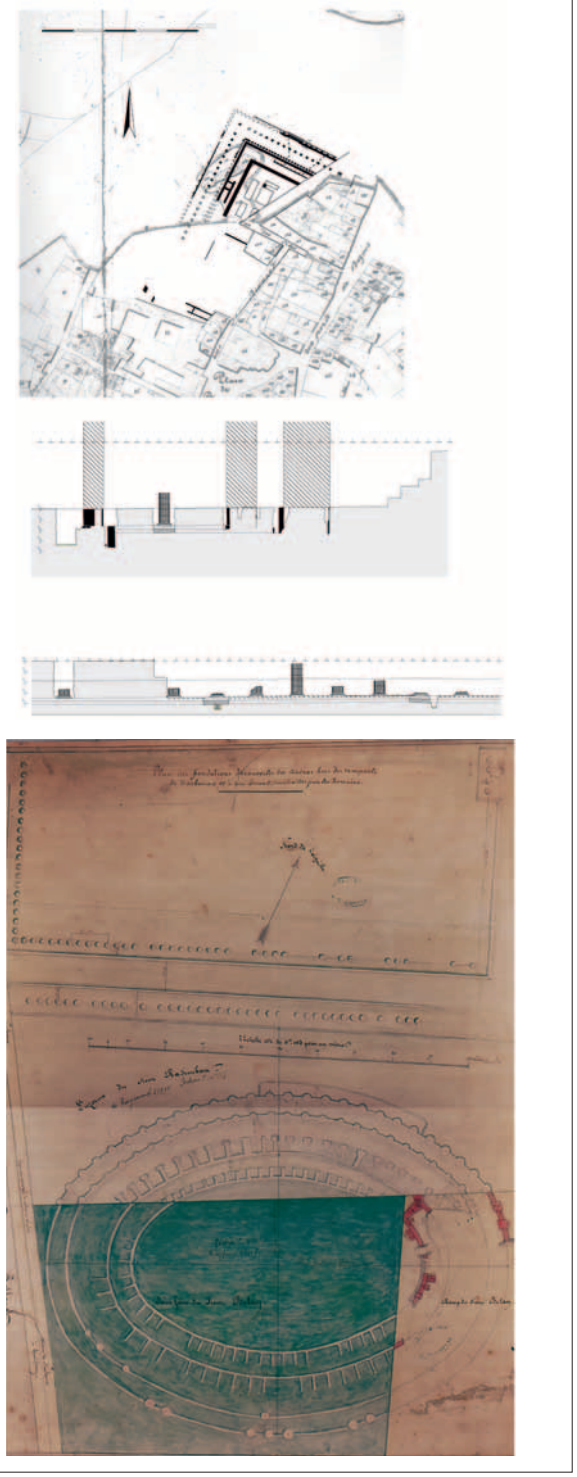


Fig. 12 : Deux grands monuments mis au jour au XIXe siècle : en haut, le temple de la butte des Moulinasses et l'amphithéâtre, en bas (D.A.O. E. Dellong, d'après originaux conservés aux archives de la Ville de Narbonne).

d'urbanisation avec ses quartiers du littoral. Qu'entend-on par «évolution topographique»? La ville est très souvent comparée à un organisme vivant, se dilatant ou se contractant au fil de son histoire. Un organisme complexe et mobile, avec ses réseaux de rues, ses îlots ou quartiers, ses espaces publics et privés, ses ensembles monumentaux, ses remparts ou ses espaces périurbains, dominés (mais pas seulement) par les nécropoles.

Toutes les informations collectées sous la forme de bases de données et de plans, ont permis d'alimenter un S.I.G. ou système d'informations géographiques, consacré au littoral narbonnais.

3. Un S.I.G. consacré au littoral narbonnais

Un S.I.G. ou système d'information géographique est «un système permettant de rassembler et d'organiser, de gérer, d'analyser et de combiner, d'élaborer et de présenter des informations localisées géographiquement contribuant notamment à la gestion de l'espace» (Didier 1990, p. 28). Ces informations localisées sont de trois types : des données graphiques, non graphiques (attributs permettant de définir les précédentes) ainsi que des meta-données, traduisant la signification et la qualité d'une donnée graphique ou non. Le S.I.G. consacré au littoral narbonnais, répond à une double nécessité : la première, basique, qui satisfait pleinement les préoccupations de P.-A. Février, consiste à fournir des supports cartographiques à notre discours. La seconde au cœur même de l'outil et de notre préoccupation, répond au besoin, jadis insatisfait, de superposer, d'analyser des éléments graphiques et informatifs issus de domaines géographiques particuliers (milieu urbain et rural) et (ou) de disciplines variées (plans de fouilles, zones de prospections archéologiques, sondages géologiques, fonds de carte géologiques, photographies aériennes noir et blanc, infrarouges, plans anciens…). Ces informations trop souvent cloisonnées soit en fonction des domaines géographiques, de l'échelle d'analyse, ou des thèmes de la recherche, permettent, une fois mises en relation, d'éclaircir d'un jour nouveau des aspects de la recherche jusque là négligés ou méconnus.

Nous avons donc utilisé un logiciel capable de gérer des objets géographiques qui ont une représentation dans un plan et auxquels sont associées des données attributaires. Ces objets peuvent être (Fig. 13) : *vectoriels*, c'est-à-dire repérés dans l'espace grâce à des coordonnées géographiques X et Y ; *rasters*, lorsqu'il s'agit d'une image, d'une carte papier, ou d'une photo aérienne par exemple ; ils constituent ainsi un fond muet sur lequel des objets vectoriels peuvent être décalqués ou «numérisés». Parmi les objets vectoriels il en existe de plusieurs types : ponctuel, linéaire et surfacique. Les objets de genre *ponctuel* ou points, représentent tout objet dont la localisation géographique est exprimée par un seul X et un seul Y auxquels on peut associer une icône ou un symbole. Les objets de genre linéaire ou *polylignes* servent à représenter tous les cheminements ou limites (dans le

cas qui nous préoccupe, routes, cours d'eau, sols… par exemple). Les objets de genre *surfacique* ou polygones servent à représenter toute zone (mur, sol tirés d'un plan de fouille par exemple, pierre à pierre d'un mur…).

Plusieurs bases de données ont été intégrées au S.I.G. sous la forme d'objets ponctuels. D'autres ont été élaborées dans le but de caractériser et synthétiser les informations relatives aux plans de sites urbains (Fig. 13), les données de prospections ainsi que les tests de ramassages. Une ébauche de base de données géo-archéologique a été mise au point avec l'aide de S. Rescanières dans le but de mieux comprendre et d'établir de possibles liens entre données stratigraphiques paléo-environnementales et archéologiques. Toutes ces informations sont représentées sous la forme d'objets ponctuels. Seule la base de données consacrée aux sites archéologiques urbains et aux quelques sites ruraux ayant fait l'objet de fouilles, présente, sous la forme d'objets de type linéaire ou surfacique, tous les plans de fouilles géoréférençables, c'est-à-dire localisables sur fond cadastral et préalablement numérisés (décalqués ou transformés en objets vectoriels) (Fig. 13).

Certaines données vectorielles ont été créées par nos soins. Outre le décalquage et l'uniformisation systématique des plans de fouilles préalablement géoréférencés, a été entrepris celui des principales courbes de niveau, de l'hydrographie, des chemins et routes anciens, des traces de centuriation. Nous avons pu également disposer de tout un arsenal de cartes anciennes, récentes ou de photographies aériennes parmi lesquelles toute une série de clichés réalisés en 1935. Des fonds cadastraux actuels ou plus anciens ont également été utilisés, de même que des extraits de cartes géologiques ou des photographies aériennes infrarouges. Tous ces documents «géographiquement superposés» ont permis d'étudier certains aspects de la recherche, notamment celui de la centuriation. D'autres données ont été mises à disposition par diverses institutions, dont la Ville de Narbonne (fond cadastral de la commune, extraits de plans de géomètres...), le Service Régional de l'Archéologie, la Direction Départementale de l'Equipement ou le Projet de Parc Naturel de la Narbonnaise…

Les résultats conjugués des dépouillements bibliographiques, des prospections de surface, de fouilles, de sondages à visée paléo-environnementale, laissent entrevoir une situation particulièrement complexe difficilement modélisable.

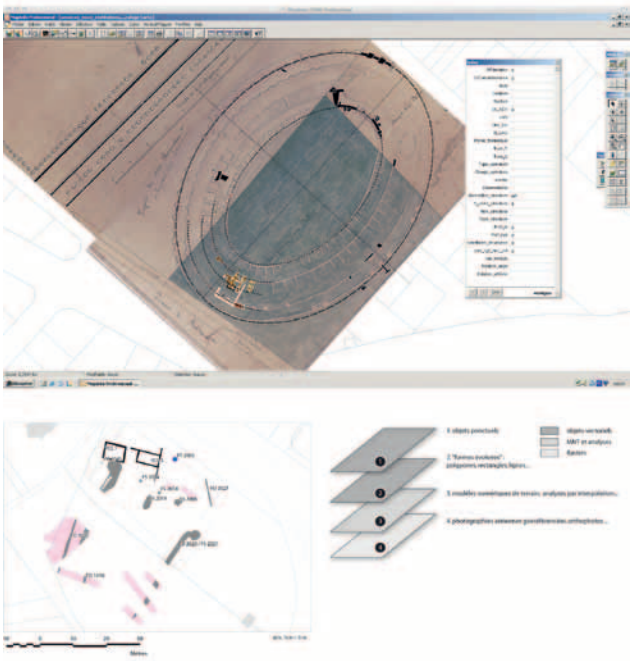


Fig. 13 : Exemple de plan de fouille ancien intégré au S.I.G., superposé au plan de structures fouillées ; plan d'un site archéologie rural fouillé recalé, exemple du site de Beaumont (plan original A.F.A.N. ; géoréférencement et numérisation E. Dellong) fiche d'information consacrée aux structures disposition en couche des objets géographiques dans un S.I.G. (D.A.O. E. Dellong).

C. L'occupation du sol sur le littoral narbonnais au Haut-Empire

Tout en superposant et facilitant pour la première fois, l'analyse des éléments d'une documentation archéologique variée, le S.I.G. consacré à l'occupation du sol antique du littoral narbonnais s'est avéré être un outil de recherche à part entière. Il a permis notamment, de renouveler l'approche et la connaissance de ces deux volets de l'occupation du sol littorale que sont la connaissance de la topographie de Narbonne antique, et l'étude de l'habitat au Haut-Empire. Conditionnant l'évolution et la morphologie de la trame viaire dont il dépend aussi fortement, l'habitat est le plus représentatif des volets de l'occupation du sol. Derrière ce terme générique d'habitat, se dissimulent mal deux individus, complexes, aux liens multiples, intimes et indissociables : la ville et sa campagne environnante. La ville, dans laquelle se concentre la majeure partie de la population, est une entité complexe et mobile, autonome et pourtant dépendante, avec ses réseaux de rues, ses îlots ou quartiers, ses espaces publics et privés, ses ensembles monumentaux ou ses espaces périurbains où se côtoient nécropoles et secteurs artisanaux. En milieu rural antique, les habitats qui se développent parallèlement et parfois même antérieurement à la cité, n'en demeurent pas moins tout aussi complexes à saisir. Le sort de la campagne est-il intimement lié à celui de la ville?

1. La topographie de *Narbo Martius*

Tâchons d'esquisser les visages successifs de la ville entre la fin du Ier siècle av. J.-C. et les IIIe – IVe

siècle ap. J.-C., tels qu'ils apparaissent, défigurés par le temps et les aléas des opérations archéologiques urbaines. Comme nous l'avons déjà dit, la connaissance de la topographie antique de Narbonne repose sur les hasards des fouilles et sondages archéologiques urbains, eux-mêmes tributaires de l'urbanisation. Ce qui explique que de vastes zones de la ville antique, à commencer par certains monuments, nous soient encore inconnues. La configuration de Narbonne antique se dessine pourtant (Fig. 14).

A travers les découvertes et sites que nous avons pu recenser et cartographier, il est possible d'individualiser plusieurs secteurs clés de la ville antique. Autour d'un centre monumental et municipal, cœur de cité, se développent dès la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C., à partir des grands axes de circulation, des quartiers périurbains habités, au contact desquels se mêlent, au fil du temps, fréquentations funéraires et artisanales. De par son orientation et les monuments qu'il abrite, un secteur oriental se détache de cette configuration, organisé semble-t-il autour du sanctuaire provincial. Mais cette configuration n'est figée ni dans l'espace, ni dans le temps…

1. Des monuments publics à rechercher

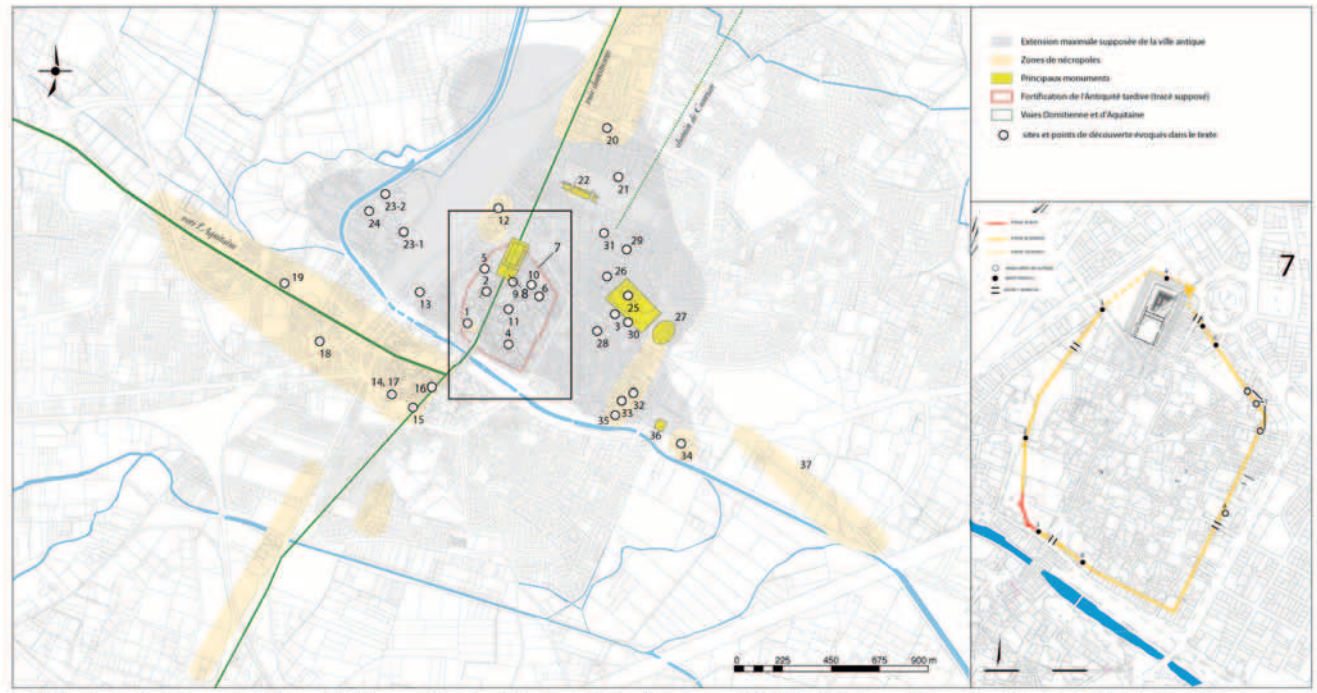
Soulignons d'emblée que certains monuments publics n'ont toujours pas été repérés ; ils sont, logiquement, à rechercher dans des zones dépourvues de toute trouvaille. Epigraphie et sources littéraires prouvent que Narbonne s'était dotée, durant la période romaine, d'une parure monumentale de premier plan. Sont ainsi attestés : un théâtre (C.I.L., XII, n° 4445 ; Sidoine Apollinaire, Carmen, XXIII, 40) ; des marchés (*macellum ; mercatus*) (C.I.L., XII, n° 4429, 4430 ; H.G.L., XV, n° 71 ; I.L.G.N., 578) ; des entrepôts ou *horrea* (Sidoine Apollinaire) ; un hôtel des monnaies ou *monetis* (Sidoine Apollinaire) ; des thermes et aqueducs (Sidoine Apollinaire, Carmen, XXIII, 42 ; C.I.L., XII, 4338 (*piscina*), n° 4342 (*thermas*), 4388 (*ductus*), 4355 (*aquaeductus*)) ; des Fontaines (C.I.L., XII, n° 4391 *(ad urnam potetis)*). A cette liste on peut également ajouter des sanctuaires : C.I.L., XII, n° 4323 ; H.G.L., XV, n° 13 (*taurobolium*) ; C.I.L., XII, n° 4324 ; H.G.L., XV, n° 21 (*taurobolium*) ; un complexe architectural sans doute lié au sanctuaire provincial (C.I.L., XII, n° 6038) et un temple. Des autels mentionnent également des *matres* : C.I.L., XII, n° 4321 (*mater deum*) ; n° 4330 (*matres*) : C.I.L. XII, 4393 (la mention d'un *templum novum*, rapportée par M. Gayraud, n'apparaît pas dans l'inscription mais résulte d'une extrapolation d'O. Hirschfeld).

Le théâtre antique, assuré uniquement par une inscription, n'a toujours pas été localisé. Seul L. Sigal s'est hasardé à indiquer deux emplacements. En 1932, il propose de voir dans «d'importantes substructions» mises au jour au pensionnat Sévigné, les vestiges du monument de spectacle. En 1938, ce sont «des salles voûtées» aperçues place Salengro sur l'emplacement de l'ancien tribunal, qui lui sont préférées. Toutes ces substructions d'origine incertaine n'ont malheureusement pas été décrites par l'intéressé, ce qui nous prive de toute analyse. Pourquoi le théâtre de Narbonne, qui n'a laissé aucun souvenir dans le parcellaire, n'a-t-il toujours pas été mis au jour? Il est probable qu'il soit dans le quartier de Cité, proche du centre municipal. Si ce monument a profité d'une déclivité importante pour permettre son aménagement, ce qui n'est pas une condition indispensable, l'hypothèse de Sigal demeure séduisante. De ce point de vue, l'îlot urbain occupé aujourd'hui par la cathédrale et le palais des archevêques repose sur un terrain en forte pente (Fig. 14-1). Le remaniement ancien du secteur dès le Haut Moyen-Âge expliquerait peut-être pourquoi le théâtre n'a laissé aucun souvenir dans le cadastre actuel… Voir : Courrent, Héléna, 1935, p. 70 ; A. Grenier, 1959, p. 102 ; L. Sigal, Compte-rendu de séance. B.C.A.N., 18, 2 1931-32 p. CLXXXVI. ; 20- 1, 1940, p. 15 ; voir également Gayraud, 1981, p. 273-274.

Les entrepôts cités par Sidoine Apollinaire ont été à tort rattachés aux galeries souterraines dites de l'*horreum*, qu'il faut en réalité considérer comme le soubassement d'une superstructure dont la fonction n'est pas déterminée (Fig. 14-2). Le travail mené par D. Moulis a bien montré que ces galeries, qui ne constituent en aucune manière des cryptoportiques puisqu'elles étaient entièrement enterrées, servaient de soubassement à un bâtiment public dont la fonction n'est pas connue. Certains ont voulu rattacher ce monument à un marché en raison du toponyme «le vieux mazel» évoqué au Moyen-Âge dans le secteur. Etaient-ils localisés à proximité du fleuve, sur ses berges? (C.A.G., 11/1, n° 195*).

Pour ce qui est des marchés, citons la trouvaille ancienne de l'inscription de *Fadius Synthrophius* (I.L.G.N., 768) faite dans le jardin d'un particulier (le «jardin Sourgnes»). Trouvée en 1908, elle nous apprend que *Fadius Synthrophius* offrit un spectacle de gladiateurs à l'occasion de l'inauguration de son marché. Bien que localisée approximativement, elle confirme l'existence de marchés couverts dans les parages du sanctuaire provincial et du monument de spectacle (Fig. 14-3).

Des fouilles récentes se résumant en sondages d'emprise très limitée, suggèrent quant à elles l'existence d'édifices publics. Mais leur fonction exacte ne peut être précisée. En 1982, c'est un sondage ouvert dans la nef d'un ancien lieu de culte situé dans la vieille ville qui permet la reconnaissance d'une stratigraphie épaisse de 4,5 m. Un mur large de 2,75 m, relevant de la deuxième phase d'occupation du site,



1 - Palais des archevêques ; 2 - galeries souterraines de l'*horreum* ; 3 - jardin "Sourgnes" ; 4 - Notre-Dame la Major ; 5 - rue Foch ; 6 - rue Marcéro ; 7- rempart de l'Antiquité tardive (tracé supposé) ; 8 - *forum* ; 9 - angle place Bistan / rue Girard ; 10 - cloître Saint-Sébastien ; 11 - rues Baudin / Blanc ; 12 - Saint-Félix ; 13 - Médiathèque ; 14 - Saint-Paul (église) ; 15 - Hôtel-Dieu ; 16 - place Cassaignol ; 17 - place Dupleix ; 18 - Gendarmerie ; 19 - La Martine ; 20 - 40, bd 1848 ; 21 - rue Malte-Brun ; 22 - Clos de la Lombarde ; 23 - fouilles récentes secteur ouest de la ville ; 24 - 19 et 20 Quai d'Alsace ; 25 - "la Rouquette", 1950 ; 26 - enclos "Delprat" ; 27 - amphithéâtre ; 28 - 21, rue Jacquard ; 29 - 9, rue Descartes ; 30 - avenue Kennedy 2006/2007 ; 31 - rue E. Herriot ; 32 - angle rues Bois Rolland / J. Costa ; 33 - rue Paul-Louis Courier ; 34 - Saint-Loup ; 35 - Angles rue du Bois Rolland - quai V. Hugo ; 36 - avenue de la Mer ; 37 - nécropole Bonne-Source.

Fig. 14 : Configuration de Narbonne antique et localisation des sites archéologiques urbains évoqués dans le texte (D.A.O. E. Dellong).

a suggéré à l'auteur de la fouille de voir le vestige d'un «important édifice public» daté du IIe siècle ap. J.-C (Colin, 1988, p. 167) (Fig. 14-4). Plus récemment, un diagnostic archéologique réalisé par l'I.N.R.A.P le long de la rue Foch a permis la reconnaissance rapide d'un mur en grand appareil (d'épaisseur non reconnue). Le caractère imposant de cette maçonnerie oriente également vers un monument public. (D. Rolin, 2006) (Fig. 14-5). Il faut également évoquer un autre ensemble de vestiges, peut-être publics, situés à l'est de la voie Domitienne, cette fois-ci dans les environs de la rue Garibaldi (Fig. 14-6 ; C.A.G., 11/1, n° 190*).

Par sa chronologie, sa fonction, et le fait qu'il a contribué à maintenir une forme d'organisation topographique urbaine héritée de l'Antiquité, le rempart de cité est un monument public à part. Nous savons, à vrai dire, peu de choses à son sujet. La synthèse écrite par D. Moulis et publiée dans le volume de la Carte Archéologique de Narbonne est la plus récente et la plus complète à ce sujet (D. Moulis, Le rempart de l'Antiquité tardive, *in* Dellong *et al.*, 2003, p. 140-147). Nous n'insisterons pas ici sur le tracé détaillé de l'ouvrage, tel qu'il nous est proposé par l'auteur (Fig. 14-7). Loin d'être figé, il a été dessiné raisonnablement à partir d'observations de surface, de découvertes anciennes signalées par la bibliographie et notamment par les manuscrits narbonnais. Il est amené indubitablement, à évoluer au fur et à mesure des prochaines découvertes. La date de sa construction n'est pas assurée. Elle se place raisonnablement entre 263 (date du taurobole de *Julia Balnina*, bloc antique remployé mentionnant la date la plus tardive parmi les blocs issus du rempart) et le Ve siècle ap. J.-C., siècle durant lequel Sidoine Apollinaire décrit les tours qui le flanquent comme des citadelles demi-ruinées (D. Moulis *in* C.A.G. 11/1, p. 147). Cet ouvrage n'a pas succédé à une construction plus ancienne. Enfermant une superficie de 17 Ha, il laissait de côté les quartiers périphériques. Il était ponctué d'au moins deux tours demi-circulaires qui sont encore conservées aujourd'hui, cour de la République. D'après un texte du Moyen-Âge, le rempart était flanqué d'environ treize tours (D. Moulis *in* C.A.G. 11/1, p. 140). Deux portes au moins le perçaient : l'une au nord, qui deviendra par la suite la Porte Royale, l'autre au sud, qui débouchait sur le pont des marchands. Nous ne disposons d'aucune information sur sa hauteur, l'épaisseur de ses fondations ou la situation et l'emprise du fossé qui devait le longer.

2. Un centre municipal «monumental»

Paradoxalement, dans ce secteur de ville dont l'emprise coïncide «grosso modo» avec celle de la ville réduite de l'après IIIe siècle ap. J.-C., les vestiges à caractère monumental sont moins bien connus que les sites d'habitats. Le cœur de la ville antique correspond, à n'en pas douter, à l'actuelle place du forum (ancienne place Bistan), emplacement probable du forum au nord duquel se développait le temple

en marbre d'époque augustéenne (Fig. 14-8). Cet espace public, dont les limites nous sont inconnues, constituait au nord comme au sud le débouché de la voie Domitienne, *cardo maximus* de la ville du Haut-Empire. Repéré à la fin du XIXe siècle au cours des fouilles pratiquées sur et au pied de la butte des Moulinasses, le forum se trouverait partiellement enfoui sous l'actuelle place Bistan. F.-P. Thiers affirme avoir repéré son dallage à une profondeur de 1,80 m. Aux dires de M. Joucla, son périmètre était traversé de biais par un égout mis au jour lors de travaux engagés au niveau de l'avenue Maréchal-Foch (Procès-Verbal 02.07.1946 : communication sur la découverte de diverses substructions gallo-romaines à Narbonne). Située dans le prolongement méridional du temple et de son péribole, la place aurait eu une longueur identique à celle du petit côté des galeries périphériques, soit 87 m ; son périmètre aurait été délimité par un portique dont la colonnade était alignée, à ses deux extrémités orientale et occidentale, sur la file des piliers matérialisant les deux couloirs situés sur trois des faces du sanctuaire (Grenier, 1959, p. 96). Sa limite sud n'est pas connue : selon A. Grenier, le forum se serait développé sur une largeur de 60 m, jusqu'au niveau de la rue Faber, le *decumanus maximus* pour M. Gayraud. Tout au plus est-il possible d'affirmer que cette place, sur laquelle devaient sans doute se dresser les fragments de statues et piédestaux mis au jour lors de la fouilles des Moulinasses, se terminait peu avant l'angle de la place Bistan et de la rue Girard puisqu'un sondage (Fig. 14-9) pratiqué en 1978 par Y. Solier a révélé l'existence de constructions (publiques? privées?) du Haut-Empire (C.A.G., 11/1, 186*).

Au sud du forum, de part et d'autre de la voie Domitienne, se trouvaient un, voire plusieurs monuments publics. C'est à l'un d'entre eux qu'il faut rattacher les galeries souterraines dites, à tort, de l'*horreum* (Fig. 14-2).

Lorsqu'elles peuvent atteindre les niveaux d'occupation, les fouilles, souvent ponctuelles, réalisées dans ce quartier de Cité, démontrent l'existence d'un habitat à occupation longue. Les quelques plans qui peuvent en être tirés dénotent la diversité de leurs statuts : sols mosaïqués au cloitre Saint-Sébastien (Fig. 14-10), sols en terre ou en argile, cloison en brique crue à la même période rues Baudin / Blanc (Fig. 14-11)… Les phases d'occupation les plus anciennes rencontrées sur ces sites ne sont pas antérieures à 80 av. J.-C. Mal conservées, elles consistent en structures sommaires : fondation de mur en galets, banquette en adobe sur le site des rues Baudin /Blanc (Alessandri, 1995). Cette caractéristique n'est d'ailleurs pas spécifique à ce secteur de la ville. Elle a été constatée pour la même période, au nord comme à l'ouest : sur le site de Saint-Félix (Fig. 14-12), le sondage opéré par M. et R. Sabrié a montré pour cette période un habitat doté de murs en adobe sur un solin en pierres et des sols en terre avec foyers. Sur le site de la médiathèque également, la fouille opérée par l'A.F.A.N. en 2001 a révélé cette même configuration (Fig. 14-13).

Ce secteur, cœur de la ville antique, demeure donc largement méconnu. Urbanisation récente, faible superficie des sondages et inversement, épaisse stratigraphie, sont autant de facteurs qui gênent son approche.

3. Rive droite de l'Aude

A Rive droite de l'Aude, au débouché du *Pons Vetus* et du nœud routier que constituaient les voies Domitienne et d'Aquitaine, sans oublier les voies secondaires dont celle menant au port, une occupation à dominante rurale paraît avoir caractérisé ce secteur de la ville. Nous ne connaissons ni son ampleur, ni sa durée. Du moins est-elle antérieure au IIIe siècle ap. J.-C., période à laquelle se développe la nécropole Saint-Paul. Dans l'église Saint-Paul, une occupation du Haut-Empire est évoquée mais l'exiguïté du sondage ainsi que le caractère modeste des trouvailles ne permettent pas de trancher en faveur d'un habitat, d'une *villa* rurale ou d'une *domus* (Fig. 14-14). Non loin de là, à une cinquantaine de mètres à l'ouest, sur le site de l'Hôtel-Dieu, ont été dégagés des bassins de tuileau (Fig. 14-15) dont la fonction n'est pas assurée. Nous verrions volontiers, dans ces bassins contigus, des installations agricoles ou artisanales. Ajoutons également la découverte ancienne, à hauteur du nœud routier, sur la place Cassaignol, d'une mosaïque appartenant à un habitat (Fig. 14-16). S'agit-il d'une *domus* ou d'une *villa* rurale?

Ce secteur de la ville a connu trois évolutions. La première, qui remonte au Ier siècle av. J.-C. (sans autre précision chronologique), voit coexister au Haut-Empire nécropole à incinération et habitats, il est vrai très mal connus comme nous venons de le voir. L'emprise de ce premier champ funéraire reste toutefois limitée à celle de la voie Domitienne. C'est à cette nécropole qu'il faut rattacher les deux tombes à incinération et les fondations du mausolée circulaire mises au jour sur le site de l'Hôtel-Dieu. Ce secteur a été par la suite considérablement remanié en raison du développement, autour du IIIe siècle ap. J.-C. et parallèlement à la nécropole de la voie Domitienne (illustrée par la fouille d'O. Ginouvez), d'un second pôle funéraire plus occidental, centré sur l'église Saint-Paul. Les fouilles de la place Dupleix démontrent bien l'existence de mausolées richement décorés aux IIe - IIIe siècles ap. J.-C. (celui-ci a été réutilisé au IVe siècle) (C.A.G., 11/1, n° 30* ; Fig.14-17). C'est à ce moment (IIIe – VIe siècle ap. J.-C.) que l'on peut envisager un certain retrait de l'habitat. Quoi qu'il en soit ce dernier a déjà réinvesti les lieux au VIIIe siècle, puisqu'il y

est fait mention d'un bourg par les textes médiévaux. Cette vaste zone funéraire n'a probablement pas beaucoup progressé vers le sud. Son développement l'a conduite vers le nord et la rive droite du fleuve, ce qui est peut-être une preuve indirecte de la faiblesse de l'investissement de l'habitat dans ce secteur.

N'oublions pas que cette rive droite était bordée par la voie d'Aquitaine, dont la rue de la Parerie constitue selon l'historiographie un axe rémanent. Cette hypothèse reste toutefois à confirmer par des observations archéologiques *in situ*. Au-delà du *Pons Vetus*, en direction de l'ouest, c'est un secteur périurbain plus ou moins lâche qui s'étendait, caractérisé, d'après les trouvailles qui ont été faites, par la précocité de sa fréquentation. Le site de la Gendarmerie (Fig. 14-18) est parmi les plus anciens connus à ce jour, contemporain de la fondation (C.A.G., 11/1, n° 52*). Cette zone allongée selon un axe sud-est/nord-ouest, bordant la rive droite du fleuve, voit ainsi coexister sur la longue durée vestiges à caractère funéraire (incinérations, inhumations tardives) et structures en creux, pour la plupart en rapport avec des activités artisanales (fosses d'extraction d'argile). Certaines d'entre-elles sont comblées par du matériel archéologique qui témoigne de la proximité d'habitats dont certains richement dotés ou à caractère commercial (sites de Lamartine Fig.14-19 ou de la Médiathèque Fig.14-13). Aucun d'entre eux n'a pour l'instant été retrouvé *in situ*. Tombes à incinération et à inhumation sont bien attestées, de même qu'une stèle retrouvée en place. Celles-ci paraissent s'organiser le long de cet axe qui se ramifiait en direction de l'ouest, du Minervois et des Corbières.

4. Le nord de la ville : une zone d'occupation intercalaire

La lecture de l'évolution du secteur nord de la ville antique paraît plus difficile, peut-être en raison du nombre et de l'ancienneté des découvertes réalisées. Il s'agit d'une zone «tampon», intercalée entre les nécropoles et le cœur municipal de la cité, dans laquelle se chevauchent activités artisanales et terrains viabilisés voués au lotissement de quartiers résidentiels.

Trois grands domaines caractérisent ce vaste secteur centré sur le quartier du boulevard 1848, délimité au nord par le quartier Razimbaud et au sud par celui du cimetière de Cité. Un secteur artisanal (forge, travail du bronze, fabriques de céramiques, tanneries, et peut-être même élevage de coquillages) relativement étendu, mais aux limites non précisées, y est actif dès le Ier siècle av. J.-C. Bien qu'aucun vestige n'ait été fouillé, si ce n'est peut-être, les fondations d'un bâtiment autour duquel d'abondantes scories ont été retrouvées (Fig. 14-20). Nous ne savons pas si ce quartier se développait à l'ouest de la voie Domitienne et s'il s'interrompait en bordure de la voie et de possibles tombes.

Les artisans fréquentaient un vaste territoire couvrant les environs du Clos-de-la-Lombarde jusqu'au quartier Razimbaud. Il semble, d'après les maigres indices dont nous disposons, qu'ils aient occupé un secteur qui avait pu faire l'objet de travaux de défenses ou «puissants retranchements» pour reprendre les termes d'Y. Solier (Solier et *al.*, 1984) et ce, antérieurement à la période augustéenne (fouilles inédites Y.Solier, R. Sabrié, Gallia, 1979, p. 524). Aux observations de Th. Héléna, on peut ajouter celles faites par R. Sabrié et Y. Solier qui ont vu en 1973 deux fossés non loin de l'emplacement signalé par Héléna et dont le comblement n'est pas postérieur à la période augustéenne (voir C.A.G., 11/1, n° 93* à 100*). C'est peut-être à ces fossés, du reste assez nombreux et de tailles diverses, qu'il faut rattacher une vaste dépression (naturelle? anthropique?) entraperçue par O. Ginouvez (Fig. 14-21). D'une largeur inconnue, ce creusement pourrait témoigner d'un vaste fossé creusé de main d'homme sinon, pourquoi pas, d'un paléochenal. Quoi qu'il en soit, la dépression est comblée dès le Haut-Empire par des apports de remblais (sans autre précision quant à la datation).

Dès le début du Ier siècle ap. J.-C., la nécropole de la voie Domitienne connaît un développement spatial important au profit des installations artisanales progressivement délaissées. Assiste-t-on à un déclin de l'artisanat ou à un déplacement dans un secteur plus approprié? Cette extension de la nécropole coïncide avec la viabilisation de lotissements. La fouille du Clos-de-la-Lombarde (Fig. 14-22) montre bien trois évolutions : à un habitat sommaire (rural? artisanal?), succède, vers la fin du Ier siècle av. J.-C., la viabilisation et l'aménagement de quartiers résidentiels qui perdurent jusqu'au IIe - IIIe siècle ap. J.-C. Le déclin progressif du quartier, perceptible dès le IIe siècle ap. J.-C., s'accompagne d'un réinvestissement artisanal.

Deux champs funéraires sont à distinguer dans cette nécropole du nord. Tous deux sont liés à deux axes de circulation : la voie Domitienne et le chemin de Coursan en bordure duquel les trouvailles de nature funéraire sont bien attestées. «Dans l'intervalle qui sépare les deux voies et les champs funéraires attenants, on n'a décelé, à ce jour, aucune trace de tombes à incinération, mais des vestiges d'entrepôts et d'établissements industriels contemporains des tombes» (Solier et *al.*, 1984). Les artisans se seraient donc installés entre ces deux nécropoles dans cet intervalle qu'Y. Solier évalue à 250 m. Derrière cette configuration globale qui se dessine, se dissimulent des nuances que seules les opérations archéologiques ultérieures permettront d'affiner.

La dernière phase qui caractérise ce secteur nord de la ville voit l'apparition et la multiplication des

sépultures à inhumation de la fin du IIe siècle av. J.-C. à l'Antiquité tardive. Ces tombes s'étalent le long de la voie Domitienne, dont on ne connaît toujours pas le tracé exact, où on les voit se superposer aux sépultures à incinération, réutilisant parfois même les blocs de certains monuments funéraires du Haut-Empire. Leur extension est-ouest paraît cependant plus limitée. On remarque également une tendance pour cette nécropole à un rapprochement vers le centre urbain, quitte à empiéter sur les quartiers résidentiels du Haut-Empire alors plus ou moins désertés (phénomène également perceptible à l'est de la ville dans le quartier de la Rouquette). Cette tendance a pu être amplifiée par la construction d'une basilique, d'abord au Clos-de-la-Lombarde, puis à Saint-Félix (Fig. 14-12). C'est cette dernière qui a pu favoriser le décalage vers l'ouest de la nécropole. Dans le quartier de l'église Saint-Félix d'ailleurs, on constate la même évolution : les tombes et nécropoles se développent au profit (quartier de la Gare) d'un secteur jusque là «colonisé» par des habitations (*domus*).

L'espace compris entre la voie ferrée et l'avenue Carnot, puis au-delà en direction du méandre que forme le canal de la Robine à l'entrée de la ville, est très mal connu. Les profondes transformations qui ont touché ce secteur ne permettent pas d'en savoir plus. Les travaux menés à l'ouest du boulevard 1848, surtout au XIXe siècle, suggèrent cependant la coexistence de témoignages artisanaux et funéraires. Plus à l'ouest, en direction de l'Aude / Robine, des découvertes anciennes mais mal localisées supposent l'existence d'une fréquentation funéraire (tombes, monument funéraire) et des vestiges d'occupation sans qu'il soit possible de préciser leurs relations spatiale et chronologique. Récemment, des opérations menées par l'A.F.A.N./I.N.R.AP., ont permis la mise en évidence (Fig. 14-23 ; fouille inédite V. Canut, 2006), de réseaux de canalisation et de vestiges d'occupation datés entre le Ier siècle av. J.-C. et la première moitié du Ier siècle ap. J.-C. Habitat? Installations artisanales? La question reste posée. Il semble bien, en tout cas, que ce secteur ait, lui aussi, fait l'objet d'une viabilisation comme le prouvent les canalisations mises au jour par V. Canut en 2006 (découvertes inédites) et les observations faites par H. Rouzaud presqu'un siècle auparavant («grands murs de 0,80 m à 1 m d'épaisseur ; aqueduc [canalisation] ou égout pavé de tuiles à rebord»). En 2008, un diagnostic puis une fouille archéologique préventive, ont révélé tout un secteur doté de structures particulièrement arasées témoignant d'une viabilisation (égouts, canalisations, réseau de rues et portiques) dès la fin du Ier siècle av. J.-C. (Fig. 14-24). Les opérations d'urbanisme sont donc à surveiller dans ce secteur jusqu'à présent mal documenté et au potentiel archéologique largement sous-évalué.

5. Le quartier du sanctuaire provincial

Les différentes trouvailles localisées à l'est de la ville, dans le triangle formé par la rencontre de l'ancienne route de Gruissan et de la route d'Armissan, tendent à suggérer l'existence d'un vaste complexe architectural monumental.

Les tranchées de reconnaissance creusées en 1950 sur le tènement de la Rouquette montrent la présence (Fig. 14-25) de murs épais et rectilignes se coupant à angles droits, apparemment centrés sur deux vastes aires découvertes, probablement bordées par une colonnade dont une coupée par un bassin luxueusement décoré (C.A.G., 11/1, n° 155*). Ce plan quadrangulaire évoque un grand ensemble monumental public que l'on peut mettre en relation avec les traces d'un portique, entrevues en 1838 immédiatement à l'ouest de l'amphithéâtre, aujourd'hui bien ancré dans la topographie actuelle. Ce portique fut reconnu pour la première fois en 1838, lors des fouilles menées sur le site proche de l'amphithéâtre (Du Mège, 1841, p. 400). Il consistait en un espace linéaire, parallèle au grand axe du monument de spectacle, bordé par deux colonnades sur une longueur de 130 m ; la largeur du passage était de 8,50 m. A ses deux extrémités, le portique, orienté comme l'amphithéâtre, ouvrait sur deux nouvelles galeries placées en retour vers le nord-ouest. Le caractère monumental de ce secteur fut d'ailleurs conforté, en 1887, par les découvertes faites un peu plus au nord, dans l'enclos Delprat (Fig. 14-26). Ces dernières consistaient en une série de pièces contiguës, pavées en mosaïque et à caractère thermal. C'est d'ailleurs dans l'une de ces piscines que fut découverte la plaque du flamine provincial. Inversement, la mise au jour, toujours dans les tranchées de la Rouquette, de tombes de l'Antiquité tardive (une seule évoquée), de fours, mais aussi de murs aux orientations différentes du bâtiment partiellement dégagé par L. Poncin et ses collègues, soulève la question de sa datation et de sa durée de fonctionnement (Cairou, 1980-1981).

A. Grenier a proposé de voir, dans le portique mis au jour en 1838, les vestiges de «l'enceinte du sanctuaire (provincial)» (Grenier, 1959, p. 103). Cette hypothèse a été reprise puis développée par M. Gayraud qui restitue les galeries ouvertes dans un vaste complexe monumental - portiques/temple/amphithéâtre - dédié au culte impérial, complexe dont il situe la construction durant le règne de l'empereur Vespasien (Gayraud, 1981, p. 388 ; Gayraud, 1972). Plus récemment, l'hypothèse a été émise d'assimiler les portiques de la route de Gruissan au périmètre d'un *campus* (Devijver, Wonterghem, 1985).

Aucun doute n'est donc permis aujourd'hui quant à la présence d'un amphithéâtre dans ce secteur bas de la ville (Fig. 14-27). Les fondations du bâtiment sont constituées de béton et de blocage formés dans

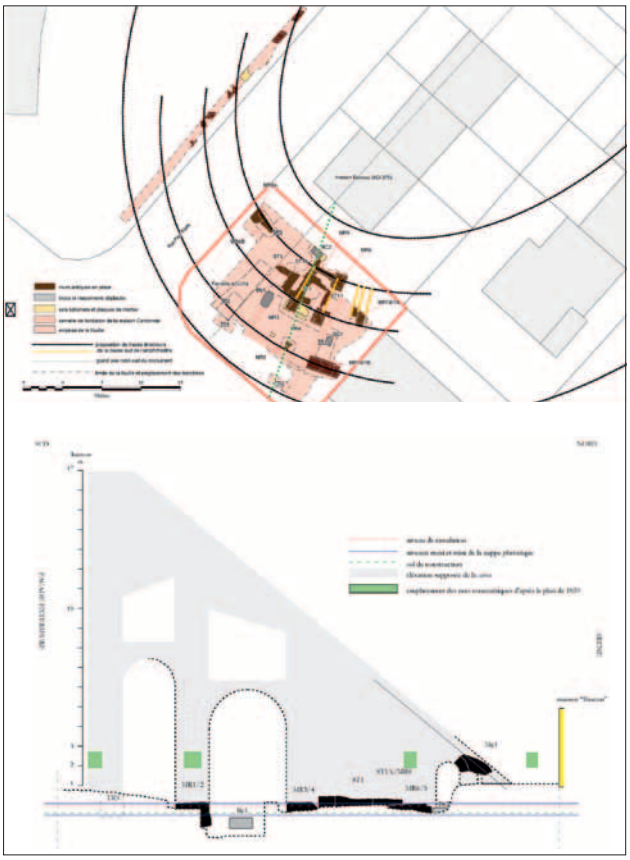


Fig. 15 : Plan des fouilles récentes de l'amphithéâtre et restitution de l'élévation à partir des structures encore en situation (Dessins E. Dellong, D. Moulis ; D.A.O. E. Dellong).

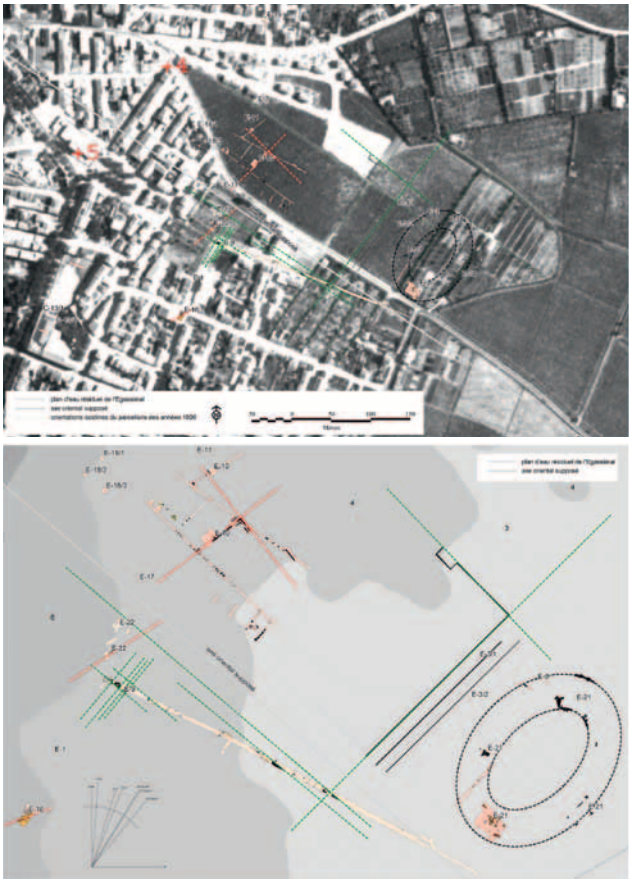


Fig. 16 : le secteur de l'amphithéâtre en 1935 ; orientations des vestiges autour du monument (D.A.O. E. Dellong).

des tranchées préalables (Fig. 15). Ces substructions supportaient des murs de soutènement et des piles en blocage parementées de moellons en petit appareil. Cet édifice est, de toute évidence, lié à la proximité d'un sanctuaire provincial. Il est d'ailleurs peu probable qu'on ait pris la peine de la construire dans un secteur a priori défavorable s'il n'existait, déjà, à proximité, les infrastructures du sanctuaire (bassins, thermes, cours à portiques…). A quand remonte la date de sa construction? Selon plusieurs auteurs (Gayraud, 1981, Paillier, 1989), il daterait de l'époque flavienne (70-90 ap. J.-C.). La stratigraphie et les vestiges mis au jour depuis 2002 ne semblent ni contredire, ni véritablement confirmer les arguments épigraphiques mis en avant. On peut donc envisager que l'amphithéâtre a été construit peu après le complexe provincial, d'autant qu'il est rejeté à l'est de cet ensemble, presque au contact d'un milieu phréatique. De tous les édifices publics reconnus de la ville, il est, avec celui de l'avenue de la mer (voir ci-dessous), le plus éloigné du centre colonial. Sa construction serait donc de la fin du Ier siècle ap. J.-C. Nous irons jusqu'à penser que l'amphithéâtre de Narbonne a pu constituer l'achèvement d'un programme architectural provincial inauguré à l'époque flavienne. Considérant sa topographie locale, ce monument aurait été entièrement bâti, ne s'appuyant sur aucun relief de terrain. Ses dimensions, restituées en 1838 d'après des observations de surfaces couplées à quelques sondages ponctuels, sont encore les seules valables : selon du Mège, elles étaient de 75 par 46,40 m pour l'arène, 121,60 par 93,20 pour l'ensemble du monument. Un autre aspect, sans doute plus surprenant, est le caractère particulièrement arasé des vestiges de l'édifice. Plusieurs indices suggèrent une spoliation systématique de l'amphithéâtre, du moins sur son côté sud : toutes les maçonneries ont été uniformément arasées, jusqu'à leur fondation, ne laissant, ici et là, que quelques rares départs d'assises. Il faut, dans le même ordre d'idée, noter l'absence de niveau de démolition caractéristique (terrain uniformément plat). Cette spoliation est sans doute antérieure au IVe siècle, puisque ni Ausone, ni Sidoine Apollinaire n'évoquent l'amphithéâtre de Narbonne…

Organisé autour de ce noyau monumental qui a fortement marqué le paysage (en 1935 encore, tous les jardins ont la même orientation) (Fig. 16) un réseau assez vaste d'habitations, principalement des *domus*, s'est développé consécutivement à l'assainissement et à la viabilisation de terrains semi-marécageux. Les plus proches *domus* recensées se trouvent à une centaine de mètres au nord comme au sud (Fig. 14-

28, 29, 30, 31). Côté nord, les orientations des vestiges observés sont conformes au cadastre Narbonne B tandis qu'au sud, elles s'organisent, comme nous l'avons déjà vu, en rapport avec celles du sanctuaire (Dellong, à paraître).

Intercalé entre l'amphithéâtre au nord et le système Aude / Robine au sud, se profile un espace mal connu. On y recense aujourd'hui des découvertes funéraires, principalement de l'Antiquité tardive (Fig. 14-32, 33), des traces d'occupation et des trouvailles qui témoignent de l'existence, toute proche, de monuments publics (Fig. 14-34). Deux nécropoles sont ici aussi à envisager. La première, sans doute aussi la plus ancienne, s'est développée le long d'un axe de circulation de plus en plus pressenti, qui, bordant le côté sud du sanctuaire provincial, se dirigeait vers l'est, en direction du massif de la Clape. Nous ne connaissons pas encore son tracé exact. L'extension de cette nécropole de part et d'autre de cet axe n'est pas connue. Les quelques découvertes faites suggèrent une organisation plutôt linéaire. Une seconde nécropole, plus tardive, moins linéaire et plus «amassée», est probablement à mettre en relation avec la chapelle Saint-Loup (Fig. 14-35).

Les vestiges d'habitations dans ce secteur sont attestés uniquement par deux découvertes de M. et R. Sabrié. La première, faite au cours du creusement des fondations d'un immeuble, a révélé des murs en place et du mobilier du Haut-Empire (Fig. 14-35). Contrairement à la seconde, elle suggère la présence d'un habitat à caractère privé. En 1980, des travaux de voirie provoquèrent la mise au jour des piédroits maçonnés d'une canalisation large de 0,49 m (Fig. 14-36). Orientés selon Narbonne B, les deux ouvrages ont été observés sur une longueur de 10,50 m. L'espace compris entre les piédroits a livré deux fragments de tambour de colonne ainsi qu'un bloc de calcaire avec mortaise. Plus à l'est, et distante de 11,50 m, une fondation de plan rectangulaire (2,60 m par 2,30 m) a été reconnue. Outre un abondant mobilier céramique (sigillées italiques et gauloises), furent recueillis, hors de tout contexte stratigraphique, deux fragments de chapiteaux, dont un en marbre, un fragment d'antéfixe représentant une palmette ouverte, enfin, un fragment de base de colonne en marbre blanc, dont les dimensions et le profil sont identiques à ceux des bases observées sur le site dit du Capitole. Un chapiteau de marbre, complet, aurait été également découvert à l'occasion des travaux. Ces découvertes sont proches d'autres constructions (Fig. 14-34) repérées une vingtaine de mètres plus au sud, dans le cadre d'un diagnostic archéologique réalisé plus tard en 1991. Nous sommes ici en présence d'un mur, large de 1,90 m, dont le tracé est perpendiculaire aux deux précédents piédroits. Au sud de cet ouvrage, non identifié, de nouvelles maçonneries parallèles délimitent un collecteur haut de 0,80 m vers lequel devaient converger les eaux de la conduite exhumée dix ans plus tôt. R. Sabrié est tenté d'attribuer la présence des maçonneries et la découverte des éléments lapidaires à l'existence d'un «édifice public du Haut-Empire».

Au maximum de son développement, la ville atteint au Ier siècle ap. J.-C. une superficie d'environ 400 Ha (nécropoles comprises). Cette configuration perdure jusqu'à l'orée du IIIe siècle ap. J.-C., période à laquelle les zones les plus extrêmes commencent à être abandonnées. Ce phénomène est particulièrement net côté est de la ville où, vers la fin du Ier siècle ap. J.-C., la nécropole de Bonne Source est abandonnée. C'est à ce moment que sa frange sud est surmontée par des dépôts de crues d'origine fluviatile (Fig. 14-37). Dès lors, s'opère un net recul de l'urbanisme dont l'événement le plus symbolique est la construction, vers la fin du IIIe siècle, d'un rempart enserrant une ville réduite de 17,5 Ha environ. Des niveaux d'abandon plus ou moins bien datés ont été constatés un peu partout dans les secteurs résidentiels périphériques de la ville, que les occupants délaissent au profit des artisans qui réinvestissent temporairement les lieux. Ce phénomène a été constaté sur le site du Clos-de-la-Lombarde, sur celui de la médiathèque ou encore dans les parages de l'amphithéâtre, sur la fouille de la Rouquette. A partir de cette période, les niveaux d'occupation qui caractérisent ces secteurs consistent surtout en fosses et dépotoirs liés à la récupération de matériaux. Seules les nécropoles se maintiennent et prennent de l'ampleur. Celle du nord, longeant la voie Domitienne, à laquelle vient se greffer au sud, rive droite de l'Aude, celle de Saint-Paul est alors en pleine extension. Des tombes à inhumation observées non loin de l'amphithéâtre suggèrent un abandon rapide du secteur au profit, peut être, d'une autre nécropole plus septentrionale liée au développement d'un lieu de culte dans les environs de la chapelle Saint-Loup (Fig. 14-35).

De la ville antique de Narbonne se dégagent donc trois visages bien différenciés. Un premier visage, mal connu car mal conservé et plus profond, est celui d'une ville à caractère rural. Il s'agit de la première ville, celle de la période républicaine (dont nous n'avons pas parlé dans cet article). Un second visage, beaucoup mieux connu, est celui de la ville de la période augustéenne et des deux premiers siècles de notre ère. C'est à ce moment que la ville acquiert son statut de véritable agglomération. On assiste alors à une transformation urbaine réfléchie, accompagnée d'une viabilisation des terrains périphériques : remblaiement, drainage, assainissement, mais aussi campagnes de construction monumentales (le Capitole puis le sanctuaire et l'amphithéâtre). Cette configuration perdure au IIe siècle ap. J.-C. pour évoluer radicalement à l'orée du IIIe siècle ap. J.-C. Des signes avant coureurs d'une

régression se remarquent dès le IIe siècle ap. J.-C. Ils sont plutôt discrets : absence de nouvelle campagne de programme architectural monumentale, travaux de restauration liés aux incendies, incendies dans des pièces sans reconstruction postérieure. Les quartiers périphériques sont abandonnés puis voués à une récupération systématique. Le plus important, le plus capital des visages est celui que la ville présente au début du Ier siècle ap. J.-C et qui fait que l'espace urbain s'est nettement différencié du territoire dans lequel il s'est développé. Cette transformation, radicale, traduit bien la domination qu'exerce alors la ville sur son proche territoire, en tant que centre culturel, politique, et économique.

2. L'habitat littoral au Haut-Empire (Ier s. – IIIe siècle ap. J.-C.)

La fondation de Narbonne a provoqué sinon amplifié le développement de l'habitat dispersé qui caractérise les campagnes antiques du Haut-Empire. Comment, compte tenu du caractère inégalitaire de notre documentation, caractériser ses formes, mieux définir les types d'établissements qui le composent et préciser les relations (subordination, coexistence, compétition) qu'ils entretiennent entre eux ainsi qu'avec la cité?

1. Des catégories «génériques» d'habitat à l'analyse factorielle

Le nombre de sites qui composent notre *corpus* et le croisement des grands descripteurs (superficie, activités, richesse) utilisés pour leur caractérisation ne permettent que difficilement de dépasser les quatre grandes catégories d'habitat rural dispersé traditionnellement envisagées pour la période gallo-romaine : les «habitats», les «établissements ruraux», les «*villae»* , et les «habitats groupés du type *pagi*/ agglomérations secondaires». Cette distinction, qui repose quasi exclusivement sur les données de prospections, est donc très éloignée de la réalité. Derrière ces termes génériques, se cachent en effet des différences beaucoup moins marquées : les grandes *villae* côtoient de petites fermes et il existe bien entendu entre ces deux extrêmes, toute une variété d'habitats ruraux difficiles à appréhender autrement que par la fouille. Comme nous le verrons, le terme même de *villa* n'est d'ailleurs pas sans poser des problèmes de signification.

De manière à essayer de dépasser cette première distinction, nous avons effectué une analyse factorielle des correspondances multiples des sites du Haut-Empire. L'analyse des correspondances multiples (ACM) est une extension de l'analyse factorielle des correspondances (AFC) appliquée non plus à un tableau de contingences mais à un tableau disjonctif complet. Le codage de l'information qui associe les individus aux caractères s'exprime sous une forme booléenne ou binaire, c'est-à-dire absence (0) ou présence (1) du caractère. Si par exemple, pour un site donné, le caractère «superficie inférieure à 0,1 Ha» est codé 0, le caractère «superficie comprise entre 0,1 et 0,3 Ha» est codé 0, le caractère «superficie comprise entre 0,3 et 0,5 Ha» est codé 1, on comprend que cet établissement a une superficie comprise entre 0,3 ha et 0,5 Ha. Après calcul des distances entre individus et caractères, cette analyse permet de représenter graphiquement, dans un espace multidimensionnel et sous la forme d'un nuage de points, la position d'un établissement par rapport à un autre en fonction des relations qu'ils entretiennent avec les caractères. Chaque axe de cet espace correspond à une variable. La graduation de l'axe est représentée par les différentes modalités de la variable, c'est-à-dire par les caractères. La position de l'établissement dans l'espace multidimensionnel est déterminée par plusieurs coordonnées, autant qu'il y a de variables. Les sites qui ont le même profil, qui partagent les mêmes caractères auront tendance à se rapprocher dans le nuage et inversement à s'éloigner quand leur profil diverge. Ce type d'analyse implique que les champs d'information de la base de données soient bien renseignés et que le nombre de sites soit suffisamment élevé. Ce dernier doit estomper les imperfections des informations liées aux modalités qui ont conduit à leur production. Autrement dit, en dépit des contrastes paysagers qui la caractérisent, une telle analyse est-elle pertinente pour une micro-région comme la nôtre?

Trois analyses ont été faites à partir des critères de quantification et de qualification des sites empruntés pour la plupart au programme *Archéomédès* (Leeuw (dir.), 1998). Nous y avons ajouté ultérieurement le critère d'abandon. La première (ACM-1) a été réalisée sur les critères de superficie et de durée d'occupation ; la seconde (ACM-2) a concerné les mêmes critères auxquels ont été adjoints ceux de superficie, de durée d'occupation, de matériaux, d'implantation et d'abandon. La dernière analyse (ACM-3), que nous avons finalement retenue (Fig. 17), regroupe les critères de l'analyse précédente ainsi que ceux d'activité et de statut. Cette analyse des sites occupés au Haut-Empire dégage trois groupes de sites : deux dans lesquels les individus ont des caractères très proches ; un dernier groupe où les liens sont plus distendus. Les analyses individuelles faites pour chacun en dégagent les principales caractéristiques (Fig. 18 ; Fig. 19).

Le **groupe 1** concerne des sites à occupation brève, de faible superficie, dont l'origine remonte à la période républicaine. Peu diversifiés et dotés pour les plus récents de matériaux de construction en dur (tuiles), ils présentent souvent des traces d'activités

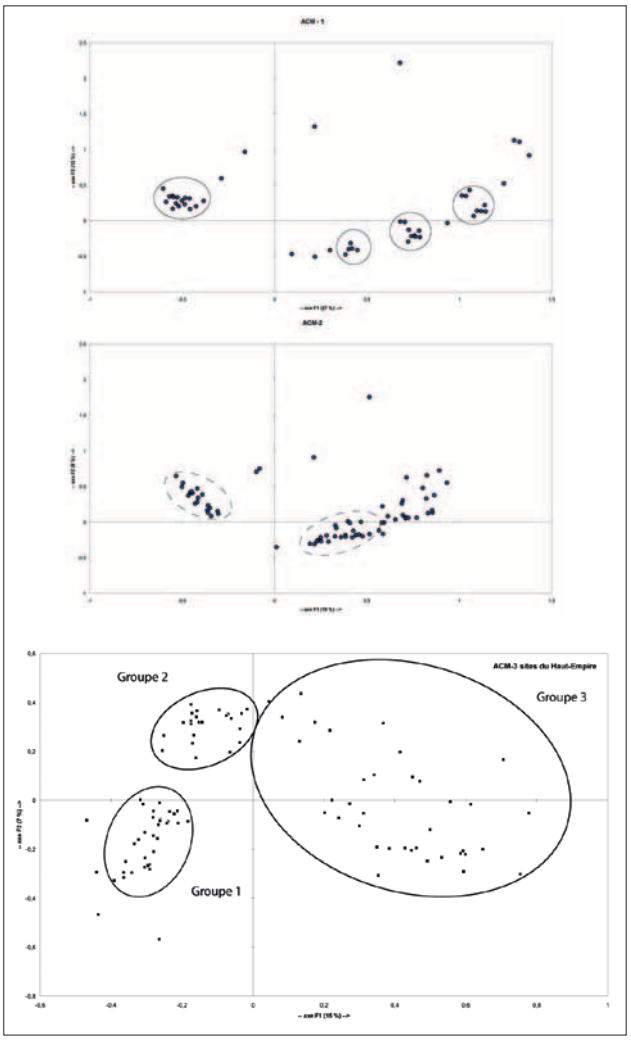


Fig. 17 : Analyse des correspondances multiples ACM1, ACM2 et ACM3, réalisée sur le *corpus* de sites occupés au Haut-Empire (D.A.O. E. Dellong).

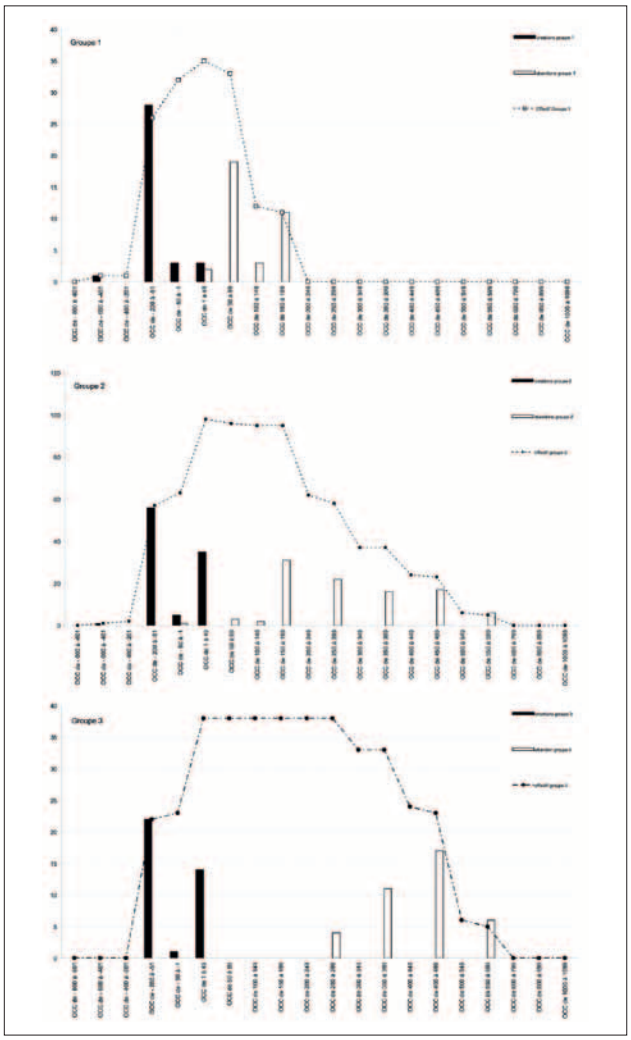


Fig. 18 : Caractéristiques chronologiques des sites des trois groupes de l'analyse factorielle (D.A.O. E. Dellong).

agricoles et parfois artisanales. Le **groupe 2** englobe les sites d'occupation moyenne à longue, créés à la période républicaine et au début du Ier siècle ap. J.-C, de moyenne superficie et de statut plus diversifié que ceux du groupe 1. Les indices d'activité et de richesse y sont plus élevés et le caractère agricole prédominant. Le **groupe 3** englobe les sites créés au Ier siècle av. J.-C. et au début du Ier siècle ap. J.-C. (notons la proportion non négligeable de sites créés à cette période), à occupation longue, de superficie moyenne à grande. Il s'agit des sites les plus diversifiés et les mieux dotés.

Au-delà de la différence de statut qui se dégage de ces trois groupes, la prise en compte du critère chronologique souligne trois dynamiques de créations (Fig. 18) : l'une durant la période 200 av. J.-C. à 50 av. J.-C., l'autre entre 50 av. J.-C. et le changement d'ère, la dernière au début du Ier siècle ap. J.-C. Durant les deux premiers siècles de notre ère, d'après le *corpus,* il n'y a pas de création de sites. L'effectif des sites occupés au Haut-Empire s'appuie donc largement sur celui déjà existant, ce qui souligne, indirectement, la stabilité et la pérennité de l'occupation sur le littoral narbonnais. Bien que les sites du groupe 1 paraissent se concentrer en bordure lagunaire et sur les terrains de coteaux, on ne constate pas de zone du littoral plus ou moins privilégiée par tel ou tel groupe (Fig. 20).

L'élargissement de la zone d'étude à d'autres régions et l'enrichissement du *corpus* de sites existants permettraient assurément de dégager, à travers l'analyse factorielle, des particularités d'ordre topographique ou «situationnel». On remarque, par contre, une certaine correspondance entre ces groupes et ceux que nous avons isolés de façon plus arbitraire. C'est ainsi que les sites de nature indéterminée et les habitats regroupent 71% de l'effectif du groupe 1 (*villae* et établissements ruraux en représentent

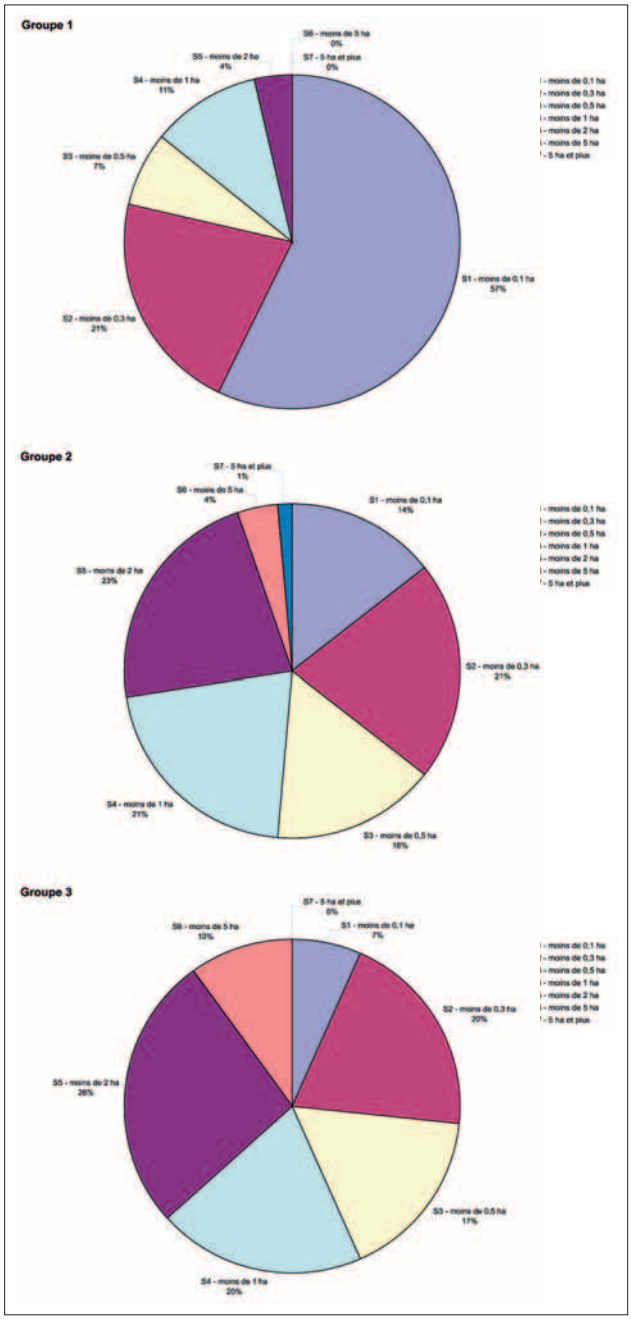


Fig. 19 : Classes de superficies des sites isolés par l'analyse factorielle (D.A.O. E. Dellong).

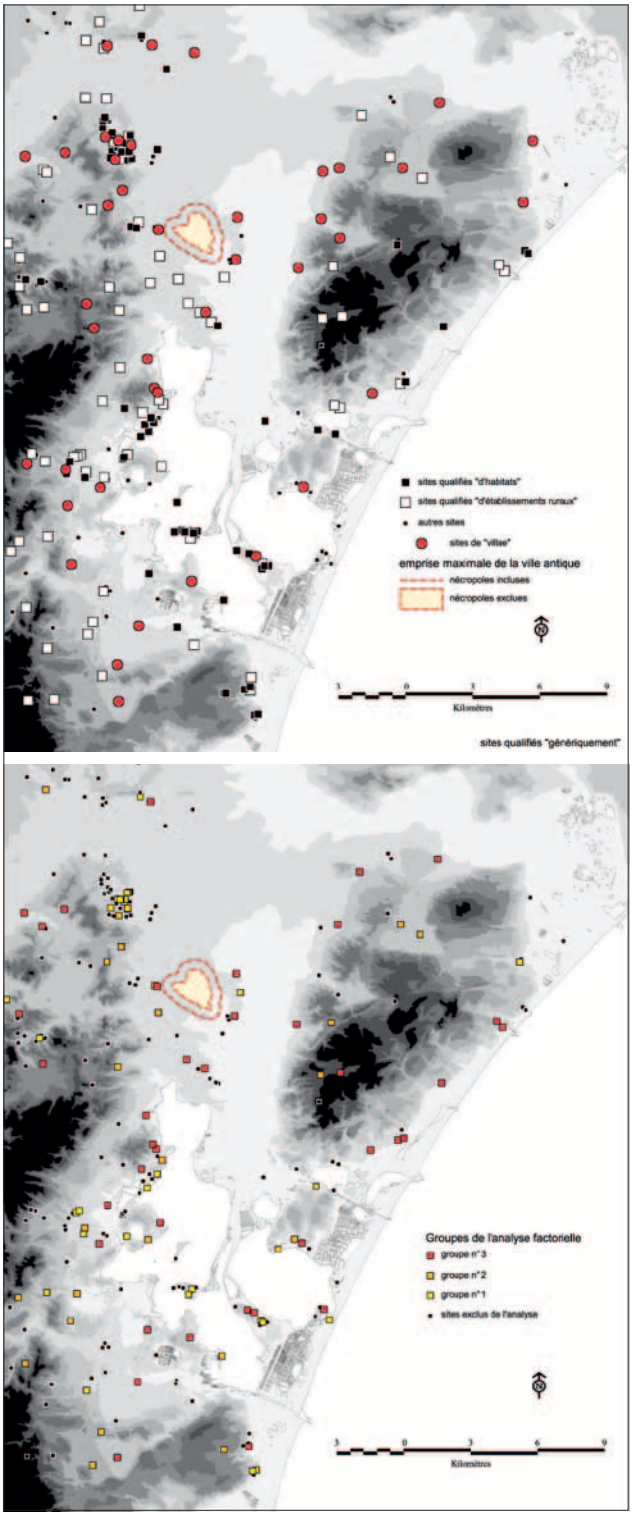


Fig. 20 : Carte : à gauche - répartition des sites du Haut-Empire selon leur type «générique» ; à droite - répartition des sites du Haut-Empire dégagés par l'analyse factorielle.

29%). Le second groupe englobe majoritairement établissements ruraux (40%) et *villae* (36%). Quant au groupe 3, il englobe en partie établissements ruraux et *villae* non compris dans le second groupe (80%).

2. Les «sites de villae» en Narbonnais

«Une carte des domaines narbonnais montre un maillage de domaines pour l'instant à peine prospectés. Ces *villae* sont de toute évidence les relais de la ville. Leur lien économique et culturel avec Narbonne en l'absence de fouilles est difficile à mettre en évidence», (Sanchez, 2003, p. 807). Plus que la prospection, c'est la rareté des fouilles archéologiques programmées, sinon leur non achèvement, qui contribuent à la méconnaissance des *villae* du Narbonnais. Ainsi sur les 250 sites recensés, 41 sont

attribués à des *villae*. Trois d'entre elles seulement ont été partiellement fouillées. Conséquence de la faiblesse de l'investissement archéologique en matière de fouille programmée, ce témoignage fort de la romanisation qu'est l'apparition de structures en dur sur un site d'exploitation rurale, chronologiquement bien cerné ailleurs, ne l'est pas en Narbonnais. Dans cette région où la romanisation est théoriquement la plus précoce, il s'avère donc impossible de dater avec précision la «monumentalisation» des établissements ruraux. Nous avons utilisé le terme de *villa* pour caractériser les sites ayant révélé en prospection des vestiges suggérant la coexistence d'un secteur agricole et d'une partie résidentielle plus ou moins richement dotée (hypocauste, marbre, enduit peint…). Il recoupe, en réalité, des formes d'habitat de nature et de types différents, qui ne peuvent être décelés qu'à partir de la fouille. D'autant que le terme de *villa* est utilisé non sans ambiguïtés dans les sources (Leveau *et al.*, 1999), selon les auteurs et les périodes. Le terme de *villa* recoupe donc des réalités différentes selon les critères utilisés (fonctionnel, économique, superficie). Une grande *villa* n'est pas obligatoirement le siège d'un grand domaine et inversement. D'ailleurs, il est fort possible que des sites de *villae* recensés soient en réalité des *vici*. En termes de groupement et de dispersions, ils ont la même origine. En fonction de l'activité agricole privilégiée par le domaine, la superficie peut varier : des structures vouées au stockage du vin, demandent par exemple plus d'espace et laissent plus de traces qu'une structure destinée à abriter des troupeaux…

Les *villae*, ou plutôt, les «sites de *villae»* recensés en Narbonnais représentent près de 17% de l'effectif total des vestiges d'habitat, ce qui nous rapproche de ceux avancés pour d'autres régions. Plus de la moitié (67% des *villae* recensés) occupent une superficie supérieure à 1 Ha et près de 20% ont une superficie de moins de 5 Ha. Le cas des *villae* de grande superficie (5 Ha et plus) reste assez rare (8%). La superficie moyenne des *villae* oscille donc entre 1 et 2 Ha ; les plus vastes (7 Ha et plus) n'en représentent que 10%.

La prise en compte des critères de statut et d'activité ne permet pas d'établir de hiérarchisation nette entre elles. Tout au plus témoignent-ils de l'état actuel de la documentation les concernant, fortement tributaire des prospections. Ces sites de *villae* se répartissent uniformément sur le littoral, affectant plutôt les zones de plaine et les coteaux (Fig. 20). Sur la façade maritime et en bordure de lagune, certains sites de *villae* pourraient correspondre à des *villae maritimae*. Les matériaux qui ont été repérés, de même que les superficies déduites à partir des prospections de surface, sont les seuls indices qui, avec le panorama et les points de vue, orientent vers ce type bien particulier de site.

La multiplication des *villae* au cours du Haut-Empire n'est pas un phénomène surprenant en Gaule du sud. Ch. Pellecuer a fait remarquer, comparé à l'Italie, le développement tardif des établissements domaniaux provinciaux (Pellecuer, 2000). C'est dans la seconde moitié du Ier siècle ap. J.-C. (époque flavienne) qu'apparaissent les éléments constitutifs des *villae* (résidences et thermes, installations de production de haut niveau…) sur des sites pourtant créés à date haute (fin IIe, courant Ier siècle av. J.-C. pour certains). Inversement, en Catalogne, des *villae* apparaissent dès le IIe siècle av. J.-C. (Olesti-i-Vila, 1997). Ainsi, au bord de l'étang de Thau, le début du Ier siècle ap. J.-C. est marqué par le développement de 23 *villae* d'une superficie d'au moins 1 Ha, à partir de sites déjà occupés à la période républicaine. Dans cette région, les rares créations du Haut-Empire ne sont pas assimilées à des *villae*. C'est par contre à cette période qu'apparaissent des sites plus modestes et moyens. La catégorie de sites de moins de 0,5 Ha passe de 26 à 49, soit 49% de l'effectif des établissements ruraux.

Qu'en est-il sur le littoral narbonnais? La filiation entre sites républicains et sites de *villae* y est très nette. Cinq phases de création de sites conduisant à une *villa* peuvent être isolées (Fig. 21). Une première (un seul exemple avéré pour le moment) correspond à un site créé au milieu du IIe siècle av. J.-C. Par contre, plus de la moitié de l'effectif des *villae* recensées ont une origine plus modeste qui remonte jusqu'au début du Ier siècle av. J.-C. Une seconde phase traduit des créations échelonnées entre le milieu du Ier siècle av. J.-C. et le début de notre ère. Seules deux *villae* sont créées au début du Ier siècle ap. J.-C. L'effectif des sites se maintient globalement jusqu'à la fin du IIIe siècle ap. J.-C. Douze *villae* sont ainsi recensées contre quatre au VIe siècle ap. J.-C.

Dater l'apparition de structures en dur sur les sites de *villae* du Narbonnais est un exercice difficile voire impossible, en raison de la rareté des fouilles et, surtout, de fouilles stratigraphiques. On ne peut que déplorer cette lacune. En ville, les *domus* des quartiers résidentiels apparaissent dans la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C. En cœur de cité, les niveaux les plus anciens ne sont pas antérieurs à 80 av. J.-C et sont dotés, pour les quelques sites connus, de structures «modestes». La transformation des établissements ruraux des IIe et Ier siècle av. J.-C. en domaines d'exploitation se serait donc opérée à partir de la période augustéenne. Cette hypothèse, qu'il reste à étayer par des fouilles, tendrait à montrer la similitude de l'évolution des sites et leur contemporanéité constatées ailleurs, notamment à Loupian. Pour renforcer cette hypothèse, qui demande à être validée par des fouilles, remarquons que l'atelier des potiers de Sallèles-d'Aude ne se développe qu'à partir de la période augustéenne pour satisfaire les besoins en

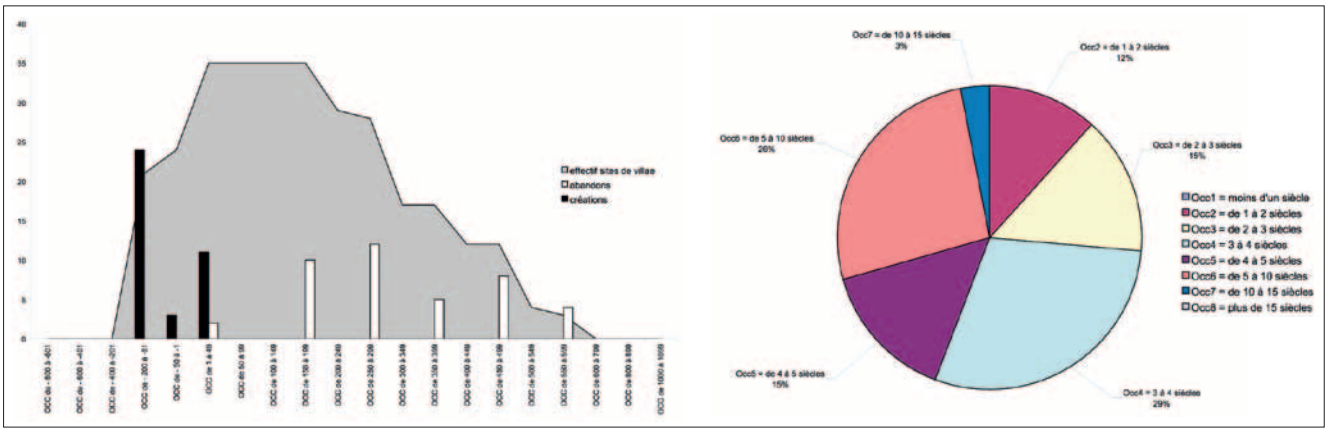


Fig. 21 : caractéristiques chronologiques des sites de *villae* (D.A.O. E. Dellong).

matériaux de construction (couverture des toits) et en amphores, suscités par les domaines ruraux qui s'orientent vers la viticulture. Sur le site de l'Oustalet (C.A.G., 11/1, n° 14 et 15, p. 537), de la céramique présigillée produite sur place a été retrouvée dans une des pièces du bâtiment.

Forme romaine par excellence d'occupation et d'exploitation du sol, la *villa* demeure mal connue à Narbonne. Si la filiation entre sites républicains et *villae* est bien appréhendée, il reste à apprécier, par la réalisation de plans de fouilles, la précocité (ou non) de l'apparition des structures et à affiner leurs fonctions dans cette zone toute proche de la ville. A-t-on affaire en certains points à de simples résidences ou à des sites d'exploitation plus conventionnels? «La présence de *villae* sur un territoire permet de tracer les limites de l'influence économique de la ville qui en occupe le centre ; elle y exprime la polarisation de la vie rurale» (Leveau, 1984, p. 483). Deux caractéristiques sont à retenir : leur filiation avec les sites républicains et leur durée d'occupation. Deux caractères qui soulignent une exploitation précoce et durable du terroir littoral et qui, si l'on se base sur la citation de Ph. Leveau, témoigne de la forte influence de la ville «qui en occupe le centre».

3. Les catégories «établissements ruraux» et «habitats»

Les sites *qualifiés d'*«établissements ruraux» se répartissent dans les groupes 2 (40%) et 3 (32%) de l'analyse factorielle. Ce terme également générique, a été choisi pour qualifier les sites qui, bien que présentant des traces d'activité et de matériaux de construction assez diversifiés, ne disposaient pas d'un secteur résidentiel ou d'indices de richesse élevés. On ne remarque pas de secteur privilégié par ce type d'habitat à l'exception, peut-être, des zones de piémonts et collines du littoral. Cette catégorie de site s'inscrit dans les mêmes tendances chronologiques que les *villae* mais avec quelques nuances. Si la continuité avec les sites républicains est à souligner, on remarque des créations importantes durant les 50 premières années de notre ère. Autre caractéristique, les abandons les plus nombreux interviennent surtout durant la période 150/200. S'agit-il d'un signe précurseur de crise? Il faut voir à notre avis dans ces sites, des domaines agricoles de superficie moyenne, modestes et plus ou moins autonomes pour les plus importants d'entre eux. Lorsqu'ils ne sont pas abandonnés, ils ont une période d'occupation relativement longue, proche de certains sites de *villae*.

Dernière catégorie envisagée de sites habités, ceux que nous avons qualifiés «d'habitats» en fonction de la superficie, des indices d'activité et de richesse qui les caractérisent. Il s'agit de sites à caractère modeste qui ont tendance à se répartir sur la rive des étangs ou en périphérie, sur des terrains qui, à y regarder de plus près, ont fait l'objet de prospections systématiques… Ils composent le groupe 1 de l'analyse à 40%, les groupes 2 et 3 (6 et 5%). La prise en compte de ces sites, difficilement saisissables en prospection, dégage quelques tendances. Soumis à des abandons quasi constants durant tout le Haut-Empire et massifs au IIIe siècle ap. J.-C., ils correspondent à des sites de petite superficie (lorsque les superficies sont connues, 48% sont inférieurs à 0,1 Ha). Il s'agit de sites à occupation brève (70% des sites ne dépassent pas les deux siècles) caractérisés par la faiblesse des indices qui les matérialisent en surface (matériaux de construction surtout, avec présence non négligeable de témoins de stockage).

Les deux approches que nous avons privilégiées pour la caractérisation des sites, l'une «intuitive», l'autre «statistique», ne rendent que très partiellement compte d'une réalité alors bien plus complexe de l'habitat littoral au Haut-Empire. La réalisation de fouilles sur des sites compris dans les groupes que nous avons évoqués, la poursuite des prospections systématiques par les protocoles que nous avons

mis au point, permettront l'affinement de leur connaissance, en établissant notamment, les rapports de hiérarchie et de dépendance s'instaurant entre les uns et les autres. Les phases de créations évoquées jusqu'au début du Ier siècle ap. J.-C. rendent compte cependant d'une structuration rapide de la campagne par la création massive de sites. Lui succède, durant les deux premiers siècles de notre ère, une phase de maturation ponctuée de signes de restructuration.

4. Quelle dynamique pour l'habitat?

C'est entre le IIe siècle av. J.-C. et le Ier siècle ap. J.-C. que se construit le réseau de sites qui structure le territoire littoral pour les deux siècles à venir : 88 sites antérieurs à notre ère continuent à être occupés au Haut-Empire ; 38 sont créés au début du Ier siècle ap. J.-C. Dès lors, on constate leur diminution progressive, variable selon le type et le groupe auquel ils appartiennent. Ceux du groupe 3 par exemple, ne sont délaissés qu'au IIIe siècle ap. J.-C. tandis que des abandons s'opèrent pour des sites du groupe 2 dès le Haut-Empire et qu'ils sont massifs à la même période pour les sites du groupe 1. Retenons finalement la conception précoce et durable du réseau d'habitat du littoral, marquée par une restructuration possible au tournant de l'ère (cf. l'abandon important des sites du groupe 1). Au IIIe siècle ap. J.-C., sur le littoral narbonnais, 60 sites sont occupés contre 133 au début de notre ère. Presque la moitié d'entre eux ont disparu sans être renouvelés. Ce qui est légèrement moins que ce qu'a constaté St. Mauné en Biterrois où 70% des sites ruraux ont disparu (Mauné, 2003, p. 4). Ces sites n'auraient donc pas tous une fonction agricole exclusive.

La campagne paraît donc évoluer en accord avec la ville qui connaît vers la fin du Ier siècle av. J.-C. un développement sans précédent. Dès le Ier siècle ap. J.-C. la ville a ainsi atteint le maximum de sa superficie. En l'état actuel des connaissances, il est raisonnable d'envisager dans la campagne un investissement architectural de certains des domaines existants en matériaux de construction et de décoration, au même moment où en ville, sont aménagés dans la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C., les vastes secteurs résidentiels. Dès lors, et contrairement à la période comprise entre la fin du IIe et le Ier siècles av. J.-C., c'est la ville qui oriente l'occupation du sol et l'investissement agraire.

Les deux premiers siècles de notre ère se caractérisent par une stabilité toute relative des sites (on remarque comme nous l'avons vu selon les groupes, des abandons plus ou moins nombreux et fréquents). Au IIIe siècle ap. J.-C., la situation évolue radicalement. A ce moment, les abandons, qui sont pourtant massifs, ne sont pas modérés par de nouvelles créations. C'est à cette période également que les ateliers ruraux, qui ne produisent pas exclusivement des amphores, sont abandonnés. S'agit-il d'un signe de déclin ou, ce qui est peut-être plus probable, d'une réorganisation de la viticulture et de l'agriculture en général? Dans une dynamique de repli économique généralisé, la campagne ne semble donc pas déroger à la règle. Bien plus qu'une réorganisation du mode d'exploitation rural, nous verrions volontiers, dans cette évolution beaucoup trop brutale, une cause d'ordre démographique, laquelle a pu se surimposer à des raisons économiques mais qui, à l'orée des IVe et Ve siècle, a profondément remanié l'organisation de l'habitat dans le domaine rural. Mais il s'agit là d'une autre histoire…

Conclusion

«Narbonne va-t-elle renaître de ses cendres?», telle était la question que posait la revue *Archéologia* en 1974 suite aux résultats encourageants obtenus par les fouilles du Groupe de Recherches Archéologiques du Narbonnais (G.R.A.N.) en ville notamment, sur l'emprise des nécropoles, et surtout, sur le site du Clos-de-la-Lombarde, dont la fouille démarrait à peine. Qu'en est-il aujourd'hui de l'archéologie à Narbonne et dans le Narbonnais?

Premier constat, l'urbanisation qui touche à la fois la ville depuis la fin des années 1950 et la campagne depuis 1960-1970, est à l'origine de nombreuses découvertes inconnues des archéologues et disparues à jamais. Paradoxalement, la région a connu peu de fouilles programmées, ce tant en ville qu'en milieu rural. En figurent cependant parmi elles deux exceptionnelles : la première en contexte rural, le site du Clos de Raynaud à Sallèles-d'Aude, la seconde en milieu urbain, le Clos-de-la-Lombarde à Narbonne. Ce n'est que depuis quelques années maintenant, en relation avec l'urbanisation des campagnes, que se sont développés les diagnostics archéologiques. L'urbanisation, plus active en ville, a cependant favorisé depuis plus d'une trentaine d'années la multiplication de fouilles de sauvetage d'emprises souvent limitées menées dans des conditions difficiles. Sans l'action du groupe de recherches archéologiques mené par Y. Solier puis par M. et R. Sabrié, bon nombre d'aspects de la ville romaine nous seraient inconnus. Ce n'est finalement que depuis la fin des années 1990 que les fouilles ont pu se faire plus nombreuses (implication de l'A.F.A.N., lois sur l'Archéologie…), pour connaître un accroissement important depuis ces 8 dernières années. Un dernier aspect, sans doute plus positif, concerne l'archéologie subaquatique. Narbonne est en effet l'une des rares villes/régions à disposer d'un

groupe d'archéologues bénévoles habitué à intervenir en milieu aquatique et semi-marécageux. Les découvertes réalisées par l'A.N.T.E.A.S, sont là pour témoigner d'un tel atout.

Les répercussions dans le domaine scientifique de l'évolution qu'a connu ces 10 dernières années en France l'archéologie préventive, ne sont bien évidemment pas négligeables pour Narbonne. Elles demeurent cependant, faute d'une prise en compte globale et pluridisciplinaire concertée, largement sous-exploitées. «L'archéologie n'a pas connu, ces dernières années, le même développement dans des territoires comme celui de Narbonne, capitale de la province pourtant» (Fiches (dir.), 1996, p. 14). Aujourd'hui encore, Narbonne est en retard. Malgré des progrès indéniables réalisés, nous devons bien avouer que la capitale, qui a pourtant donné son nom à une province, demeure encore en 2008, largement méconnue.

Il faut dire que face à l'approche archéologique du littoral narbonnais, des obstacles de taille se dressent, presque insurmontables. Mauvais état de conservation des vestiges les plus anciens, rareté des fouilles extensives, importance de l'élément aquatique (remontée de la nappe phréatique) et de l'alluvionnement post-antique, sont des problèmes concrets auxquels se greffent des problématiques complexes. La question de la fondation de Narbonne et de sa physionomie à la période républicaine, l'épineux problème des ports antiques de Narbonne ou de l'occupation de la basse plaine de l'Aude, sont autant de sujets intimement liés à la dimension paléo-environnementale. Sur ce littoral narbonnais, la prise en considération de ce thème fédérateur qu'est «l'occupation du sol» illustrée par les exemples que nous avons choisi d'aborder dans cet article permettrait d'embrasser bon nombre de ces questions par l'emploi de l'outil S.I.G., dans un projet collectif de recherches réunissant géomorphologues et différents acteurs de l'archéologie locale et régionale, terrestre et subaquatique.

Toutes aussi complexes soient-elles, ces questions répondent à une seule et même préoccupation : restituer de la façon la plus fine possible la configuration de la ville de Narbonne et de son terroir dans l'Antiquité.

Ce sujet fondamental que constitue la caractérisation paléo-environnementale de cet espace original, n'est que seulement amorcé et à notre avis, très largement sous-évalué. Au cœur de nombreuses problématiques historiques et archéologiques, il constitue le fondement de la connaissance de Narbonne antique.

Abréviations

R.A.N. : Revue Archéologique de Narbonnaise.

B.C.A.N. : Bulletin de la Commission Archéologique et littéraire de Narbonne.

B.S.S.A. : Bulletin de la Société Scientifique de l'Aude.

C.N.A.U. : Centre National d'Archéologie Urbaine.

A.G.E.R. : Association d'étude du monde rural gallo-romain.

A.Esp.A. : *Archivo Espanol de Arquelogia.*

B.S.G.F. : Bulletin de la Société Géologique de France.

C.I.L. : *Corpus Inscriptionum Latinarum*

H.G.L. : Histoire générale du Languedoc avec des notes et les pièces justificatives, 3e éd. Toulouse, Privat, 1872-1904, 16 t. en 18 vol.

I.L.G.N. : Inscriptions Latines de Gaule Narbonnaise.

Annexe (Fig. 4)

1. Zone urbaine

• *6, rue Calixte Camelle (1)*
Année : 2002
Responsable : A. Dumont
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 32 m²
Nature vestiges : sols et murs en relation probable avec un quartier résidentiel du Haut-Empire à l'est de la ville.
Datation : Ier-IIe s. apr. J.-C.
Références bibliographiques : Dumont, 2002

• *Les Arènes (2)**
Année : 2002
Responsable : E. Dellong
Organisme : Néant
Superficie fouillée : 18,71 m²
Nature vestiges : mise au jour des fondations d'un mur, probable mur rayonnant de l'amphithéâtre, et d'un sol en *opus-spicatum* au niveau de la nappe phréatique. Proximité d'un portique et de l'amphithéâtre.
Datation : Haut-Empire
Références bibliographiques : Moulis, Dellong, 2002

• *Rue Paul Thiers 2002 (3)**
Année : 2002
Responsable : D. Moulis
Organisme : Ville de Narbonne
Superficie fouillée : 36,63 m²
Nature vestiges : sur l'emplacement de l'amphithéâtre, à l'est de la ville, l'aménagement d'une place de parking a été l'occasion de réaliser un sondage par la ville de Narbonne, sous la forme d'une tranchée longue d'une trentaine de mètres, en collaboration avec l'ANTEAS. Malgré la proximité de la nappe phréatique et son étroitesse, elle a permis pour la première fois, depuis le début des années 1960, de retrouver des éléments de murs rayonnants du monument et, surtout, de repositionner le plan du monument tel qu'il avait été dressé au XIXe siècle.
Datation : Haut-Empire (Ier s. apr. J.-C.)
Références bibliographiques : Moulis, Dellong, 2002

• *Bonne Source (4)**
Année : 2002
Responsable : E. Dellong
Organisme : Ville de Narbonne
Superficie fouillée : 65,24 m²
Nature vestiges : remblais et aménagement en amphore de la fin du Ier s. av. J..-C ; probable mausolée du Haut-Empire en relation avec une nécropole (déb. Ier s. apr. J.-C.)
Datation : fin Ier s. av. J.-C. / Ier s. apr. J.-C.
Références bibliographiques : Dellong, 2002

• *La médiathèque (5)**
Année : 2001-2002
Responsable : Ph. Mellinand
Organisme : A.F.AN.
Superficie fouillée : 1535,28 m²
Nature des vestiges : secteur occupé dès le Ier s. av. J.-C. (habitat à caractère rural) connaissant à la charnière notre ère, une phase d'urbanisation (espaces de *domus*, délimités par une trame viaire orthonormée).
Datation : Ier s. av. J.-C. – IVe s. apr. J.-C. (et période médiévale)
Références bibliographiques : Mellinand, Leal, 2002.

• *Rue Paul Thiers 2003 (6)*
Année : 2003
Responsable : M. Guillaume
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 25,94 m²
Nature des vestiges : vestiges de l'amphithéâtre. Fouille conjointe Ville de Narbonne / INRAP.
Datation : Ier s. apr. J.-C.
Références bibliographiques : Guillaume, 2003

• *19 rue Beaumarchais (7)*
Année : 2003
Responsable : D. Moulis
Organisme : Ville de Narbonne
Superficie fouillée : 15,45 m²
Nature des vestiges : remblais du Haut-Empire lités (niveau de circulation ?)
Datation : datation difficile à préciser (Haut-Empire)
Références bibliographiques : pas de rapport produit pour l'instant.

• *9 avenue du président Kennedy (8)*
Année : 2003
Responsable : P. Alessandri
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 77,39 m²
Nature des vestiges : structures thermales (bassin ; banquette et sol en *opus sectile)*.
Datation : Haut-Empire
Références bibliographiques : Alessandri, 2003

• *Place du Forum (9)*
Année : 2003
Responsable : O. Ginouvez
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 65,91 m²
Nature des vestiges : édifice cultuel de l'Antiquité tardive ; fondations formées de remplois en marbre issus du temple en marbre de la butte des Moulinasses.
Datation : datation difficile à préciser (Antiquité tardive)
Références bibliographiques : Ginouvez, 2003a

• *1 rue du Capitole (10)*
Année : 2003
Responsable : M. Piskorz
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 36,34 m²
Nature des vestiges : diagnostic archéologique INRAP négatif, en dépit de la proximité du passage supposé du rempart de l'Antiquité tardive. Epaisseur importante de remblais, substrat non atteint (creusement ?)
Datation : -
Références bibliographiques : Piskorz, 2003.

• *78 Avenue Carnot (11)*
Année : 2003
Responsable : E. Belot
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 238,61 m²
Nature des vestiges : diagnostic INRAP réalisé sur le passage supposé de la voie domitienne. Aucune trouvaille n'a permis d'attester la présence de la voie. Mise au jour d'une fosse dépotoir du Haut-Empire.
Datation : Haut-Empire
Références bibliographiques : Belot, Duflot, 2003.

• *Rue des Colonnes (12)(26)*
Année : 2004
Responsable : V. Canut ; M.-E. Gardel
Organisme : I.N.R.A.P. ; Amicale laïque de Carcassonne
Superficie fouillée* : 144,83 m²
Nature des vestiges : diagnostic INRAP puis fouille archéologique préventive Amicale Laïque Carcassonne. Quartier résidentiel du Haut-Empire (voirie et habitat de type thermes) auquel se surimpose, dans l'Antiquité tardive, la nécropole Saint-Félix.
Datation : Haut-Empire / Antiquité tardive.
Références bibliographiques : Canut, 2004 ; Gardel, 2007

• *Rue des Flandres (13)*
Année : 2004
Responsable : O. Ginouvez
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 62,71 m²
Nature des vestiges : fosse et zones de dépotoirs du Haut-Empire (périphérie de la ville antique).
Datation : Haut-Empire.
Références bibliographiques : Ginouvez, 2004.

• *Rue Lakanal (14)*
Année : 2004
Responsable : O. Ginouvez
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 16,55 m²
Nature des vestiges : fosse dépotoir du Haut-Empire
Datation : Ier – IIe s. apr. J.-C.
Références bibliographiques : Ginouvez, 2004b.

• *Centre Hospitalier Général (15)*
Année : 2004
Responsable : O. Ginouvez
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 163,47 m²
Nature des vestiges : nécropole à inhumation de l'Antiquité tardive
Datation : Antiquité tardive
Références bibliographiques : Ginouvez, 2004c.

• *Malard (16)(18)*
Année : 2004, 2005
Responsable : V. Canut
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 908,78 m² ; 350,62 m²
Nature des vestiges : drain en amphore et structures mal conservées assimilées à des entrepôts. (diagnostic INRAP puis fouille préventive)
Datation : Haut-Empire
Références bibliographiques : Canut *et alii.*, 2005a et 2005b

• *Les Glycines (17)*
Année : 2005
Responsable : V. Canut
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 282,57 m²
Nature des vestiges : système de canalisations et remblais ; pas de traces d'habitat.
Datation : Haut-Empire
Références bibliographiques : Canut, Gros, 2005.

• *Avenue Kennedy (19)*
Année : 2006
Responsable : D. Moulis ; E. Dellong
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 693,82 m²
Nature des vestiges : quartier résidentiel, éléments de voirie, remblais et système de canalisations antiques.
Datation : Haut-Empire
Références bibliographiques : à paraître

• *Immeuble « Chez Félix », boulevard Général de Gaulle (20)*
Année : 2006
Responsable : M. Guillaume
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 665,81 m²
Nature des vestiges : vestiges d'occupation antique à une grande profondeur et à caractère luxueux (thermes et enduits peints). Pas de trace reconnue du rempart de l'Antiquité tardive.
Datation : Haut-Empire
Références bibliographiques : Guillaume *et alii.*, 2006

• *Résidence Flemming (21)*
Année : 2006
Responsable : M. Guillaume
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 61,73 m²
Nature des vestiges : fosse dépotoir antique entraperçue lors d'un diagnostic INRAP.
Datation : Haut-Empire
Références bibliographiques : Belot *et alii.,* 2006

• *Maison de la Formation, rue du Capitole (22)*
Année : 2006
Responsable : D. Rolin
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 17,63 m²
Nature des vestiges : sondage limité ayant permis la mise au jour d'un mur très épais apparenté à un monument public du Haut-Empire (épaisseur importante de remblais).
Datation : Haut-Empire (pas plus de précision)
Références bibliographiques : Rolin, 2006

• *Centre Hospitalier Général (23)(24)*
Année : 2006
Responsable : O. Ginouvez ; E. Dellong
Organisme : I.N.R.A.P. ; Ville de Narbonne
Superficie fouillée : 51,45 m² ; 6,15 m²
Nature des vestiges : mur épais et arasé interprété comme mur de terrasse et probablement élément de défense du Haut Moyen-Age.
Datation : Antiquité-tardive / Haut Moyen-Age.
Références bibliographiques : Ginouvez, 2006 ; Dellong *et alii.*, 2006a

• *Rue des Passerelles (25)*
Année : 2006
Responsable : V. Canut
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 75,25 m²
Nature des vestiges : à une grande profondeur, mise au jour d'une canalisation, attestant la viabilisation du secteur dans l'Antiquité.
Datation : Haut-Empire.
Références bibliographiques : Canut, 2006b

• *Stade Cassayet, rue Gay Lussac (27)*
Année : 2007
Responsable : B. Sendra
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 686 m²
Nature des vestiges : fosse de plantation antique
Datation : Haut-Empire.
Références bibliographiques : Sendra *et alii.*, 2007

• *19-20 Quai d'Alsace (28)(34)*
Année : 2007 ; 2008
Responsable : T. Wibaut ; J. Ollivier
Organisme : I.N.R.A.P. ; Archeodunum
Superficie fouillée : 537,23 m²
Nature des vestiges : quartier urbanisé de la ville antique (réseau de rues, habitat, canalisations). Diagnostic INRAP puis fouille archéologique préventive très récente.
Datation : Haut-Empire.
Références bibliographiques : Wibaut, 2007a

• *ZAC du théâtre tranche 1 (29)*
Année : 2007
Responsable : T. Wibaut
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 947,59 m²
Nature des vestiges : diagnostic INRAP sur l'emprise supposée de la nécropole dite « de Bonne Source ». Mise au jour de tombes à incinération et d'une construction voûtée, en bordure du canal de la Robine, apparentée à celle mise au jour en 1991 par O. Ginouvez, sur le site du théâtre.
Datation : Haut-Empire.
Références bibliographiques : M. Guillaume, 2007

• *Boulevard 1848, résidence Roca (30)(35)*
Année : 2007 ; 2008
Responsable : T. Wibaut ; M.-E. Gardel
Organisme : I.N.R.A.P. ; Amicale laïque Carcassonne
Superficie fouillée : 67,58 m²
Nature des vestiges : diagnostic INRAP puis fouille archéologique préventive. Tombes à incinération du Haut-Empire ; tombe à inhumation en bâtière de *tegulae* ; fossé antérieur à la fréquentation funéraire.
Datation : Haut-Empire.
Références bibliographiques : Wibaut, 2007b

• *Avenue E. Sermet (31)*
Année : 2007
Responsable : T. Wibaut
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 17,01 m²
Nature des vestiges : structure fossoyée (fossé ?) antique
Datation : Haut-Empire.
Références bibliographiques : Wibaut, 2007c

• *4 rue A. Carrel (32)*
Année : 2007
Responsable : M. Guillaume
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 51,91 m²
Nature des vestiges : traces agraires du Haut-Empire (fossé et fosses de plantation)
Datation : Haut-Empire.
Références bibliographiques : Guillaume, 2007a

• *12, avenue de la Grande Armée (33)*
Année : 2007
Responsable : D. Moulis
Organisme : Ville de Narbonne
Superficie fouillée : 6,31 m²
Nature des vestiges : tombe à inhumation, probablement du Haut-Empire
Datation : Haut-Empire.
Références bibliographiques : rapport non remis

2. Zone rurale et péri-urbaine

• *La Nautique IN-54*
Année : 2003
Responsable : O. Ginouvez
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 8,86 m²
Description : remblais antiques dans deux tranchées.
Références bibliographiques : Ginouvez, 2003

• *Les Amarats I*
Année : 2004
Responsable : C. Sanchez
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 8670,87 m²
Description : occupation antique.
Références bibliographiques : Sanchez, Rescanières, 2004.

• *La Nautique IN-70*
Année : 2004
Responsable : O. Ginouvez
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 29,54 m²
Description : portique et habitat antiques.
Références bibliographiques : Ginouvez, 2004a.

• *Les Amarats II*
Année : 2004
Responsable : C. Sanchez
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 2031,29 m²
Description : occupation antique.
Références bibliographiques : Sanchez *et alii.*, 2004.

• *La Nautique IN-102*
Année : 2005
Responsable : D. Rolin
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 108,9 m²
Description : portique et habitat antiques.
Références bibliographiques : Rolin, 2005.

• *Les Amarats III*
Année : 2005
Responsable : V. Canut
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 793,97 m²
Description : occupation antique.
Références bibliographiques : Canut *et alii.*, 2005.

• *Saint-Germain, chemin du Quatourze I*
Année : 2005
Responsable : V. Canut
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 8337,94 m²
Description : traces agraires antiques
Références bibliographiques : Canut, 2005.

• *Saint-Germain, chemin du Quatourze II*
Année : 2005
Responsable : V. Canut
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 3230,16 m²
Description : traces agraires antiques
Références bibliographiques : Canut, 2005a.

• *Rue de l'Hers*
Année : 2006
Responsable : V. Canut
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 208,42 m²
Description : fosses de plantations antiques
Références bibliographiques : Canut, 2006

• *Les Foulquines*
Année : 2006
Responsable : V. Canut
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 2178,55 m²
Description : structures fossoyées de la période républicaine
Références bibliographiques : Canut, 2006a

• *La Coupe III*
Année : 2007
Responsable : W. Tanguy
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 4569,58 m²
Description : traces agraires et habitat antique
Références bibliographiques : Wibaut, 2007

• *Les Abrassous Bas*
Année : 2007
Responsable : V. Canut
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 3889,93 m²
Description : traces agraires et habitat antique républicain
Références bibliographiques : Canut et *alii.*, 2007

• *Crabit, lotissement Bourzeix*
Année : 2007
Responsable : V. Canut
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 494,19 m²
Description : traces agraires et habitat antique républicain
Références bibliographiques : Canut, 2007

• *Reveillon*
Année : 2007
Responsable : O. Ginouvez
Organisme : I.N.R.A.P.
Superficie fouillée : 16585,74 m²
Description : ouvrage de franchissement de la voie domitienne ; aqueduc à caractère modeste.
Références bibliographiques : Ginouvez *et alii.*, 2007

Fig. 4 : Liste récapitulative des opérations archéologiques préventives positives ayant révélé des vestiges antiques sur la commune de Narbonne.

3. Références bibliographiques citées en Annexe de la Figure 4

ALESSANDRI, P. 2003. 9 *avenue du Président Kennedy à Narbonne (Aude)*, D.F.S. Diagnostic archéologique, I.N.R.A.P., 2003, 12p.

BELOT, E. ; GEORJON, C. 2006 : *Rapport final d'opération diagnostic archéologique, Résidence Flemming Rue du Professeur Flemming, rue des Flandres Narbonne (Aude)*, I.N.R.A.P. 2006, 36p.

BELOT, E. ; DUFLOT L. 2003 : *78 avenue Carnot - Narbonne (Aude), rapport final d'opération, diagnostic archéologique*, I.N.R.A.P., 2003, 44p.

CANUT, V. *et al.* 2005. *Narbonne (Aude), Crabit, Lotissement les Amarats II*, I.N.R.A.P., 2005, 32p.

CANUT, V. *et al.* 2007. *Les Abrassous Bas, Narbonne Aude, vestiges d'habitats du néolithique final à l'époque tardo-républicaine*, I.N.R.A.P., 2007, 40p.

CANUT, V. 2004. *Rue des Colonnes (Narbonne - Aude), rapport final d'opération, diagnostic archéologique*, I.N.R.A.P., 2004, 40p.

CANUT, V. 2005. *Rapport final d'opération, diagnostic archéologique, Chemin de Quatourze I*, I.N.R.A.P., 2005, 78p.

CANUT, V. 2005 a. *Chemin de Quatourze II, Narbonne (Aude), une approche de la cadastration antique de Narbonne*, D.F.S., I.N.R.A.P., 2005, 35p.

CANUT, V. 2006. *Rapport final d'opération, Diagnostic archéologique, «Rue de l'Hers» (Narbonne Aude)*, I.N.R.A.P., Juin 2006, 26p.

CANUT, V. 2006 a. *Les Foulquines, Narbonne Plage (Aude), rapport final d'opération archéologique*, I.N.R.A.P., 2006, 24p.

CANUT, V. 2006 b. *Rapport final, diagnostic archéologique, «Rue des Paserelles», Narbonne (Aude)*, I.N.R.A.P., 2006, 26p.

CANUT, V. 2007. *Crabit, lotissement Bourzeix Narbonne (Aude) D.F.S.*, I.N.R.A.P., 2007, 41p.

DELLONG, E. *et al.* 2006. *Centre Hospitalier Général - Narbonne (Aude), Un imposant mur de l'Antiquité tardive ou du Haut Moyen âge, Ville de Narbonne*, 2006, 30p.

DELLONG, E. 2002. *Rapport final d'opération, Z.A.C. Bonne Source, Ville de Narbonne*, 2002, 45p.

DUMONT, A. 2002. *6 rue Calixte Camelle à Narbonne (Aude)*, D.F.S., I.N.R.A.P., 2002, 26p.

GARDEL, M.-E. 2007. *Rue des Colonnes (Narbonne - Aude),* rapport de fouille, 2007, Amicale laïque Carcassonne, 207p.

GINOUVEZ, O. *et al.* 2007. *ZAC Les Collines de Reveillon, Narbonne (Aude), La voie Domitienne et son franchissement du ruisseau de Figairolles*, Rapport final d'opération, Diagnostic archéologique, I.N.R.A.P., 2007, 54p.

GINOUVEZ, O. 2003. *Narbonne, la Nautique (parcelle IN54)*, I.N.R.A.P., 2003, 20p.

GINOUVEZ, O. 2003 a. *Place Bistan à Narbonne (Aude), Une nouvelle église du haut Moyen Age découverte intra muros*, D.F.S., I.N.R.A.P., 2003, 35p.

GINOUVEZ, O. 2004. *Rue des Flandres, fosses et zones de dépotoirs antiques*, D.F.S., I.N.R.A.P., 2004,11p.

GINOUVEZ, O. 2004 a. *Rapport final d'opération, Narbonne, la Nautique, IN 70*, I.N.R.A.P., 2004.

GINOUVEZ, O. 2004 b. *Rue Lakanal à Narbonne (Aude), stratigraphie et mobilier céramique des Ier et IIe s. ap. J.-C.*, D.F.S., I.N.R.A.P.

GINOUVEZ O. 2004 c. *Centre Hospitalier Général-Narbonne (Aude) - Sépultures et maisons excavées près du chevet de l'église Saint-Paul (IVe - Ve siècles / XIe - XIIe siècles)*, I.N.R.A.P. 2004, 29p.

GINOUVEZ, O. 2006. *Centre Hospitalier de Narbonne, boulevard du Docteur Lacroix, tranche 2, Rapport final d'opération, diagnostic archéologique*, I.N.R.A.P., 2006, 23p.

GUILLAUME, M. *et al.* 2006. *Immeuble BD Général de Gaulle à Narbonne (Aude), Nouvelles données sur la ville césarienne, Rapport de diagnostic*, I.N.R.A.P., 2006, 52p.

GUILLAUME, M. 2007. ZAC du théâtre, tranche 1 à Narbonne (Aude), *La nécropole du Haut-Empire dite de l'Egassiéral, le long de la voie de Gruissan*, D.F.S., I.NR.A.P., 2007, 37p.

GUILLAUME, M. 2007 a. *Narbonne (Aude) 4 rue Armand Carrel, des traces agraires du Haut-Empire*, I.N.R.A.P., 2007, 16p.

MELLINAND, Ph. ; LEAL, E. 2002. *Document final de synthèse, une occupation suburbaine antique et médiévale à Narbonne (Aude), La médiathèque fouille archéologique*, I.N.R.A.P., 2002, 221p.

MOULIS, D. ; DELLONG E. 2002. *Recherches sur l'emplacement de l'amphithéâtre romain de Narbonne, angle de l'avenue P. Tournal et de la rue P. Thiers*, D.F.S., Ville de Narbonne, 2002, 73p.

PISKORZ, M. 2003. *Institution Sévigné, 1 rue du Capitole (Aude)*, D.F.S., I.N.R.A.P., 21p.

ROLIN, D. 2005. Narbonne (Aude), *La Nautique «IN 102» rapport final d'opération, diagnostic archéologique*, I.N.R.A.P., 2005, 37p.

SANCHEZ, C. *et al.* 2004. *Crabit-Lotissement les Amarats I à Narbonne (Aude), Approche géomorphologique d'un terroir narbonnais, rapport intermédiaire*, I.N.R.A.P., 2004, 59p.

SANCHEZ. C. ; RESCANIERES, S. 2004. *Rapport final d'opération, les Amarats*, I.N.R.A.P. 2004.

SENDRA, B. ; LE ROY, L. 2007. *«Stade Cassayet», rue Gay Lussac, Narbonne (Aude), rapport final d'opération*, I.N.R.A.P., 2007, 26p.

WIBAUT, T. 2007. *La Coupe III, Narbonne (Aude), Rapport final d'opération, diagnostic archéologique*, I.N.R.A.P., 2007, 59p.

WIBAUT, T. 2007 a. *Rapport final d'opération, diagnostic archéologique, 19-20 quai d'Alsace Narbonne (Aude)*, I.N.R.A.P., 2007, 66p.

WIBAUT, T. 2007 b. Boulevard de 1848 - Résidence Roca, Rapport final d'opération, Diagnostic archéologique, I.N.R.A.P., 2007, 42p.

WIBAUT, T. 2007 c. *Avenue E. Sermet à Narbonne (Aude)*, I.N.R.A.P., 2007, 17p.

Références bibliographiques

ALESSANDRI, P. 1995. *Ilot Saint-Eutrope (angle des rues Baudin et Louis-Blanc), 23 janv. - 10 mars 1995*, Arch. S.R.A., Montpellier, 1995, 27p.

ALOISI, J.-C. *et al.* 1978. The holocene transgression in the golfe du Lion, southwestern France : paléographie and paleobotanical evolution, *Géographie physique et quaternaire*, vol. 32, 1978, p. 145-162.

AMBERT, P. 1987. Modifications historiques des paysages littoraux en Languedoc Central : état actuel des connaissances, *in Colloques internationaux du C.N.R.S., «Déplacement des lignes de rivage en Méditerranée»*, Paris, 1987, p. 35-43.

AMBERT, P. 1993. Preuves géologiques de l'insularité du massif de la Clape (Aude) pendant la transgression flandrienne, *Compte Rendu de l'Académie des Sciences*, t. 316, série II, 1993, p. 237-244.

AMBERT, P. 1995 a. Forages géotechniques dans l'agglomération de Narbonne (Aude). Conséquences paléographiques et archéologiques, *Archéologie en Languedoc*, 19, 1995, p. 75-85.

AMBERT, P. 1995 b. Le cadre géographique et géologique de Narbonne antique, *L'Homme préhistorique et la mer, 120e congrès C.T.H.S., Aix-en-Provence, 23-26 oct. 1995*, p. 93-105.

AMBERT, P. 2000. Narbonne antique et ses ports, géomorphologie et archéologie, certitudes et hypothèses, *R.A.N.*, 33, 2000, p. 295-307.

A.N.T.E.A.S. 1989. *Rapport du sondage 18/89, site du Petite Castellou, étang de Bages Sigean*, Arch. S.R.A. / D.R.A.S.S.M., 1989, (dactyl.).

BARTHES, P. 1995. *Prospection diachronique «basse vallée de l'Aude «*, Arch. S.R.A. Montpellier ed., 1995, 105p.

BARTHES, P. 1998. *Révision et inventaire archéologique par entretiens oraux, commune de Cavanac, Massif de la Clape, Haute vallée de l'Aude, Cellule carte archéologique, S.R.A. Languedoc-Roussillon*, Arch. S.R.A. Montpellier, 1998.

BLANCHEMANCHE, Ph. *et al.* à paraître : *Le littoral languedocien durant l'Holocène : milieu et peuplement entre Lez et Vidourle (Hérault, Gard)*, à paraître.

CAIROU, R. 1973. Notes et observations sur les canalisations romaines en général et sur le canal des Romains en particulier, *B.C.A.N.*, 35, p. 109-136.

CAIROU R. 1980-1981. Le quartier gallo-romain de la Rouquette et les fouilles L. Poncin, *B.C.A.N.*, 41, 1980-1981, p. 49-79.

CANUT, V. *et al*. 2005 a. *Boulevard de Malard, Narbonne (Aude), rapport final, diagnostic archéologique*, I.N.R.A.P., Arch. S.R.A., Montpellier, 2005, 43p.

CANUT, V. *et al.* 2005 b. *Le Boulevard de Malard à Narbonne (11). Document Final de Synthèse*, S.R.A. Languedoc-Roussillon et I.N.R.A.P Méditerranée, à paraître.

CANUT, V. ; GROS, Ph. 2005. *Résidence Les Glycines, rue du Bois Rolland, rapport final,diagnostic archéolgique*, I.N.R.A.P., Arch. S.R.A., Montpellier, 2005, 35p.

COLIN, M.-G. 1988. Narbonne, église de la Major. Fouille de sauvetage 1982, *in Exposition Les derniers Romains en Septimanie, IVe-VIIIe siècles*, *Musée archéologique de Lattes*, Lattes 1988, p. 167-169.

CONS, H. 1882. L'Aude, ses alluvions et le port de Narbonne, *Bulletin de la Société Languedocienne de Géographie*, V, 1882, p. 161-224.

COURRENT, P. ; HELENA, Ph. 1935. *Répertoire archéologique du département de l'Aude, période gallo-romaine, Montpellier : imprimerie de la manufacture de la charité*, 1935, 104 p., fig. carte.

DELLONG, E. *et al.* 2003. Narbonne et le Narbonnais*, in C.A.G. 11/1* , Paris, 2003, 704p.

DELLONG, E. 1995. *Prospection archéologique de la commune de Bages : contribution à l'histoire antique de Narbonne (Aude), mémoire de maîtrise*, Université Toulouse le Mirail, 1995, 120p.

DELLONG, E. 2006. *Le littoral narbonnais dans l'Antiquité : approche archéologique de la ville de Narbonne et de son terroir à travers la réalisation d'un système d'informations géographiques (IIe s. av. J.-C. - IIIe s. ap. J.-C.)*, Doctorat en Sciences de l'Antiquité, Université Toulouse II le Mirail, (septembre 2006, direction. J.-M. Pailler), 4 vols (vol.1 = 144p. ; vol.2/2bis = 531p. ; vol. 3 = 314p. ; vol. 4 = 411p.).

DELLONG, E. 2009. Appréhender la cadastration antique autour d'une cité, l'exemple de Narbonne et de son proche territoire, *Atti del Convegno Internazionale Sistemi centuriali e opere di assetto agrario tra età romana e primo medioevo. Aspetti metodologici ricostruttivi ed interpretativi*, *Borgoricco (Padova)-Lugo (Ravenna), 10-12 septembre 2009,* à paraître.

DELLONG, E. ; FALGUERA, J.-M. 2002. Les ports de Narbonne antique *in C.A.G. 11/1*, Paris, 2002, p. 100-116.

DENIZOT, G. 1959. Le rivage de Provence et Languedoc au temps des Ligures, *Revue d'Etudes Ligures*, XXV-1, 1959, p. 24-86.

DEVIJVER, H. ; VAN WONTERGHEM, Fr. 1985. Der «Campus» der römischen Städte in italia und im westen*., Zeitsschrift für Papyrologie und Epigraphik*,1985, p. 147-158.

DIDIER, M. 1990. Utilité et valeur de l'information géographique, *Economica*, 1990, 255p.

DU MEGE, A. 1841. Sur l'amphithéâtre de Narbonne. Lettre adressée à M. le Marquis de Castellane, *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, 1841, p. 400-408.

FABRE, J. 1966. *Rapport de fouilles du site de l'Oustalet-Fount de Rome, année 1966 (commune de Fleury)*, Arch. S.R.A. Montpellier, 1966.

FABRE, J. 1967. *Rapport de fouilles du site de l'Oustalet-Fount de Rome, année 1967 (commune de Fleury)*, Arch. S.R.A. Montpellier, 1967.

FALGUERA, J.-M. *et al.* 2003. Données d'archéologie sous-marine récentes à Port-la-Nautique : pour une approche du système portuaire narbonnais, *in Puertos fluviales et antiguos : ciudad, desarrollo e infrastructuras*, Valence, 2003, p. 203-211.

FALGUERA, J.-M. et F. ; *et al*. 2000. Narbonne : cadre naturel et ports à l'époque romaine, *Méditerranée*, 1-2, 2000, p. 15-24.

FALGUERA, J.-M. et F. 1994. Chronique de l'Association Narbonnaise de Travaux et d'Etudes Archéologiques Subaquatiques (ANTEAS), *B.C.A.N.*, 45, 1994, p. 125-143.

FALGUERA, F. et J.-M. 2003. Le contexte portuaire antique de Narbo Martius de la fin du Ier siècle av. n. è. jusqu'au Ier siècle ap. J.-C., *B.S.S.A.*, CIII, 2003, p. 39-44.

FEVRIER, P.-A. 1983. Compte-rendu de la thèse de M. Gayraud : Narbonne des origines à la fin du IIIe s., *R.A.N.*, suppl. 8, 1981, in-4°, 595 p., 58 fig., Provence Historique, p. 232-235.

FICHES, J.-L. (dir.) 1996. Le IIIe siècle en Gaule Narbonnaise. Données régionales sur la crise de l'Empire. *In Actes de la Table-ronde du G.D.R. 954 du C.N.R.S., Archéologie de l'espace rural méditerranéen dans l'Antiquité et le haut Moyen âge, (Aix en Provence, 15-16 septembre 1995)*, Sophia Antipolis, 1996, 404 p.

GAYRAUD, M. 1981. Narbonne antique des origines à la fin du IIIe siècle, *R.A.N.*, suppl. 8, 1981, 591p.

GINOUVEZ, O. *et al.* 1991 a. *Etude d'impact archéologique, Narbonne : site de Saint-Loup*, Arch. S.R.A. Montpellier, 1991, 65p.

GINOUVEZ, O. *et al.* 1991 b. *Saint-Loup (Narbonne), Etude archéologique*, Arch. S.R.A. Montpellier, 1991, 18p.

GINOUVEZ, O. 1991. Narbonne (11). Avenue de la Mer, Saint-Loup, *in Annuaire des opérations de terrain en milieu urbain, C.N.A.U.*, 1991, p. 42.

GINOUVEZ, O. 1997. *Topographie antique de Narbonne (IIe s. av. J.-C. - Ve s. s. ap. J.-C.), arguments, bilan et perspectives*, D.E.A. Université de Provence (Aix-Marseille I) sous la direction de P.-A. Février, 1997, 124p. (dactyl.).

GRENIER, A. 1959. *Carte archéologique de la Gaule romaine*, Paris, 1959, 260p.

GUILAINE, J. (dir.), 1995. *Temps et espace dans le bassin de l'Aude du Néolithique à l'Age du Fer*, Toulouse, 1995, 442p.

GUILLAUME, M. 2003. *Narbonne (Aude), la rue Paul Thiers, l'amphithéâtre de Narbo Martius, rapport de diagnostic*, I.N.R.A.P., 2003, 33p.

GUY, M. 1955. Les ports antiques de Narbonne, *Revue d'Etudes Ligures*, XXI, 1955, p. 213-240.

JOURDANNE, G. 1892. Les variations du littoral Narbonnais examinées du point de vue de la coïncidence des données géologiques avec les descriptions des géographes de l'Antiquité., *B.S.S.A.*, III, 1892, p. 181-202.

KOTARBA, J. 1993. *Révision Carte Archéologique des Corbières Maritimes, Canton de Sigean (Aude)*, Arch. S.R.A. Montpellier, 1993.

LEEUW, S.-V.-D. (dir.), 1998. *The Archaeomedes project, understanding the natural and anthropogenic causes of land degradation and desertification in the Mediterranean basin. Science Research Development,* Bruxelles, 1998.

LEVEAU, Ph., *et al.,* 1999. La recherche sur les élites gallo-romaines et le problème de la villa, *A.G.E.R.*, 9, 1999, p. 2-10.

LEVEAU, Ph. 1984. Caesarea *de Maurétanie, une ville romaine et ses campagnes*, Collection Ecole Française de Rome, 1984, 556p.

GAYRAUD, M. 1972. Temple municipal et temple provincial à Narbonne, Hommage à F. Benoit, *Revue d'Etudes Ligures*, 1972, p. 304-316.

MAUNE, S. 2003. Paysage et usages du sol dans le territoire de la Cité de Béziers (Gaule Narbonnaise) entre le Ier s. av. J.-C. et le IIIe s. ap. J.-C., *in Index, Quaderni camerti di studi romanistici International Survey of Roman Law, paesaggio e utilizzazione della terra diritto economia societa,* Naples. Jovene editore, 2003, p. 1-39.

MAUNE, S. ; DE-CHAZELLES, Cl.-A. 1996. *Dynamique du peuplement et occupation du sol sur le territoire de Montlaurès (Narbonne/Moussan, Aude),* Rapport de prospection thématique, campagne 1996, Arch. S.R.A. Montpellier.

MAUNE, S. ; DE-CHAZELLES, Cl.-A. 1998. Dynamique du peuplement et occupation du sol sur le territoire de Montlaurès (Narbonne, Aude), *in Actes du deuxième colloque européen de Béziers, Cité et Territoire*, *Béziers, 24-26 octobre 1997*, Paris : Presses Universitaires Franc-Comtoises, 1998, p. 187-208.

MONTEIL, M. 1999. *Nîmes antique et sa proche campagne étude de topographie urbaine et périurbaine (fin VIe s. av. J.-C. / VIe s. ap. J.-C.)*, Lattes, 1999, 527p.

MORHANGE C. *et al.* 1998. Montée relative du niveau de la mer et mouvements du sol à l'Holocène en basse Provence (France, Méditerranée), *Annales de géographie*, 600, 1998, p. 139-159.

MOULIS, D. ; DELLONG E. 2003. *Recherches sur l'emplacement de l'amphithéâtre romain de Narbonne, angle de l'avenue P. Tournal et de la rue P. Thiers,* D.F.S., Ville de Narbonne, 2003, 73p.

OLESTI VILLA, O. 1997. El origen de las *villae* romanas en Cataluna, *AEspA*, 1997, p. 71-90.

PAILLER, J.-M. 1989. Domitien, la «loi des Narbonnais» et le culte impérial dans les provinces sénatoriales d'Occident, *R.A.N.*, 1989, p. 171-189.

PELLECUER, Ch. 2000. *La villa des Pré-Bas (Loupian, Hérault) dans son environnement, Contribution à l'étude des villae et de l'économie domaniale en Narbonnaise, Thèse de doctorat*, Université de Provence, Aix en Provence, 2000, 410p.

PINEAU, H. 1965. L'étude topographique des anciens rivages du golfe Narbonnitique appliquée à la détermination du niveau moyen de la mer vers l'époque historique et au début de notre ère. Les golfes et les îles d'Avienus*, in Actes du 90e Congrès national des Sociétés Savantes*, Nice, 1965, p. 63-77.

RESCANIERES, S. *et al.* 2003. Essai sur le cadre géographique antique du Narbonnais, *in C.A.G. 11/1*, 2003, p. 44-51.

RIVET, L. 1999. Pour des atlas topographiques des villes de Gaule romaine : l'exemple de Fréjus - *FORUM JULII* (VAR), *in* Desachy, B. ; Guilhot, J.-O. (dirs.), Archéologie des villes. Démarches et exemples en Picardie, *Revue Archéologique de Picardie*, 16 (n° spécial), 1999, p. 27-34.

ROLIN, D. 2006 : *Agrandissement de la maison de la formation, rue du Capitole, rapport de diagnostic*, I.N.R.A.P., 2006, 20p.

ROUQUETTE, P. 1993 : *Fiches de découverte de sites archéologiques à Port-la-Nouvelle (Aude)*, Arch. S.R.A. Montpellier, 1993.

ROUZAUD, H. 1912-1914. Cahier ms III écrit du 20.05.1912 au 17.02.1914, B.M. Narbonne (microfilm), 1912-1914, 229 f°.

ROUZAUD, H. 1914-1916. Cahier ms IV écrit du 28.02.1914 au 20.07.1916, B.M. Narbonne (microfilm), 1914-1916, 288 f°.

ROUZAUD, H., 1916. Note sur les ports antiques de Narbonne, *B.C.A.N.*, 14, 1916, p. 167-197.

SABRIE, M. et R. (dirs.) 2004. *Le Clos-de-la-Lombarde à Narbonne. Espaces publics et privés du secteur nord-est*, Montagnac, 2004, 327p. + planches couleurs.

SANCHEZ, C. ; DELLONG, E. 1998. *Prospection archéologique diachronique du «sud narbonnais», prospection inventaire sur les communes de Bages, Gruissan, Montredon-des-Corbières, Narbonne, Peyriac-de-Mer, Sigean*, S.R.A. du Languedoc-Roussillon, A.F.A.N., Arch. S.R.A. Montpellier, 1998, 87p.

SANCHEZ, C. *et al.* 2000. Un établissement littoral antique, l'île Saint-Martin à Gruissan (Aude), *R.A.N.*, 33, 2000, p. 309-349.

SANCHEZ, C. 2003. *Le mobilier céramique de Narbonne et sa région (fin IIe s. av. n. è. / Ier s. de n. è.). Pour une approche du processus de romanisation*, Thèse de 3e Cycle, Université Lumière Lyon II, 2003, vol. 1, 626p. ; vol. 622, 400p.

SAND, J. 1981. Céramique sigillée au petit Castellou Bages (Aude), *B.S.S.A*, 81, 1981, p. 61-64.

SOLIER, Y. (dir.) 1981. Les épaves de Gruissan, *Archeonautica*, 3,1981, p. 8-264.

SOLIER, Y. *et al.* 1984. Notes de numismatique narbonnaise. IV Les monnaies découvertes à Narbonne (1938-1945) (Fouilles et collection Héléna), *R.A.N.*, 1984, p. 135-185.

SOLIER, Y. 1965. Fouilles et découvertes à Narbonne et dans le Narbonnais (1964-1965), *B.C.A.N.*, 28, 1965, p. 639-690.

SOLIER, Y. 1968. Fouilles et découvertes à Narbonne et dans le Narbonnais (1966-1967), *B.C.A.N.*, 30, 1968, p. 11-47.

SOLIER, Y. 1970. Fouilles et découvertes à Narbonne et dans le Narbonnais, *B.C.A.N.*, 32, 1970, p. 97-158.

VELLA, C. 1999. *Perception et évaluation de la mobilité du littoral holocène sur la berge orientale du delta du Rhône*, Thèse de doctorat en géographie physique, université de Provence, Aix-Marseille I, 1999, 225p.

VERDEIL, P. 1967. *Introduction à l'étude de l'hydrologie superficielle et souterraine des bassins de l'Aude, de l'Agly et du haut bassin de l'Hers*, Thèse, Montpellier, C.E.R.H., Institut de Géologie, 1967, 603 p., 691 p. cartes/tableaux.

VERDEIL, P. 1970. Données nouvelles sur le Quaternaire de la basse vallée de l'Aude, *B.S.G.F.*, XII, 3, 1970, p. 413-425.